Deuxième année 1902-1903

REVUE COSMIQUE

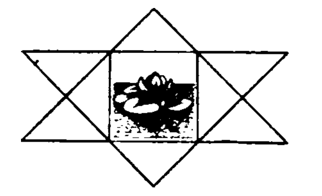
CONSACRÉE A LA

RESTITUTION DE LA TRADITION ORIGINELLE

SOURCE COMMUNE DES TRADITIONS RELIGIEUSES ET PHILOSOPHIQUES

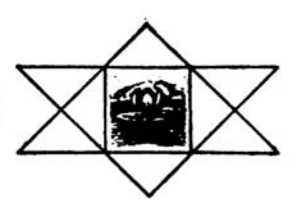
Directeur : F. Ch. BARLET
Secrétaire de la Rédaction : J. LEJAY

Les pensées sont des formations.



LIBRAIRIE GÉNÉRALE DES SCIENCES OCCULTES
BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC
11, Quai Saint-Michel, 11, PARIS Ve

2e année. — N° 1



Avril 1902

Première Partie : ENTRETIENS

LA MORALE COSMIQUE

DOUZIÈME ENTRETIEN

La fin de toute doctrine est le règlement de la conduite humaine, la Morale ; après avoir indiqué les traits caractéristiques de la *Tradition*, nous devons donc donner une idée de la morale qu'elle prescrit.

La loi morale ne peut se justifier que par le rôle attribué à l'Homme dans l'Univers, et par sa destinée après la mort. Ces questions dépendent elles-mêmes de l'explication donnée, de la souffrance qui afflige le Monde, ainsi que de l'origine et de la fin du Cosmos.

Aussi le problème de la morale, malgré son importance capitale, a-t-il reçu à peu près autant de solutions qu'il y a de systèmes philosophiques. Pour faire comprendre celle qu'en donne la doctrine cosmique, nous ne pouvons donc mieux faire que de passer une revue rapide des principales théories morales.

L'explication la plus répandue de la loi morale est celle qui la fonde sur les assertions du *déisme ;* voici comment :

Le sens commun et la conscience s'unissent, dit cette doctrine, pour affirmer que le monde a été *créé*, sans le secours d'aucune matière, par un acte de volonté toute puissante d'un Etre personnel, distinct, infiniment sage et conscient. Voilà l'assertion primordiale ; elle se divise ensuite en plusieurs branches bien distinctes ; continuons à suivre la plus commune :

Dans ce monde extérieur à Dieu, l'homme a été formé de matière et animé du souffle divin ; au premier rang des créatures terrestres dont il était le souverain, il était fait pour vivre éternellement dans une innocence et une félicité cons-

tantes, mais par un abus de la liberté qui lui était accordée, il a voulu connaître les jouissances plus grossières de ses propres sujets, peut-être même tenter de s'égaler à son créateur, et cette présomption a été aussitôt suivie de la punition qui y était attachée : captivité dans la matière, travail pénible, souffrance et finalement la mort. Après quoi son âme, délivrée de sa prison grossière, sera jugée par son créateur, pour être ou éternellement punie ou restituée pour l'éternité dans son état de béatitude primitive.

La loi de ce jugement est la loi morale.

Un très grand nombre de déistes ajoutent à ces assertions le secours d'un Rédempteur divin, intercesseur auprès du juge suprême, qui s'est volontairement sacrifié au Mal pour lui arracher tous ceux qui auront accepté et pratiqué ses prescriptions morales et religieuses.

On sait quelles difficultés, quelles divisions considérables, l'interprétation de ces conditions imposées aux destinées futures a fait naître même parmi les partisans du déïsme : les questions de la grâce, celles imposées à la rédemption, soit par les dogmes, soit par les pratiques religieuses, pour se borner à celles-là, ont donné naissance à quantité d'écoles et de sectes jusque dans l'orthodoxie religieuse la plus étroite. Sans entrer dans tous ces détails, nous n'avons à considérer que les objections faites aux principes les plus étendus de cette doctrine.

Malgré l'origine divine et le rang supérieur qu'elle attribue à l'homme, il se trouve tellement rabaissé, tellement diminué, qu'un très grand nombre de déistes, et non des moindres, ne lui voient de salut que dans un abandon absolu de toutes ses facultés à l'indulgence, à la colère de son créateur offensé : C'est le principe du mysticisme religieux.

On s'étonne souvent aussi de l'étroitesse d'esprit de ce roi déchu, de ce satrape disgràcié qui oublie ou méconnaît et l'avenir de son royaume et la grandeur de son rôle cosmique pour ne songer qu'à son propre salut, qu'aux moyens de rentrer en grâce auprès de son suzerain offensé.

On est plus surpris encore des sentiments, de la colère, des passions de ce Dieu tout puissant, tout amour même, à ce que disent la plupart de ses fidèles, toute sollicitude, providence toujours en éveil, qui se fait, cependant, juge en sa propre cause : Bien plus, ayant tenté lui-même sa créature préférée, il la condamne, dans la personne de ses descendants, à l'épreuve d'une existence aussi courte que pénible avec la perspective d'une éternité de souffrances, s'il n'a pas su ou pu subir avec assez de résignation le supplice de la vie terrestre. Encore si les conditions de cette épreuve étaient égales comme doit l'être au moins la durée de la peine !

Comment concilier tant de rigueur, tant de passion, tant d'injustice même avec l'infinie sagesse du Créateur ! Dès qu'on s'est posé ce doute, on examine de plus près la personne divine elle-même ; on se demande comment un Dieu peut être personnel, distinct du monde, lui qui, infini, doit embrasser toutes choses ; comment enfin la raison que l'Homme lui attribue tout spécialement peut concilier cette antinomie d'un Tout sorti de Rien, d'une Sagesse suprême fondant sur l'absurde sa manifestation totale !

Pour répondre à ces diverses objections, un grand nombre de déistes sacrifient d'abord l'éternité des peines, d'autres ajoutent l'assertion que l'âme humaine revient périodiquement sur terre subir l'épreuve de la vie matérielle, s'accoutumer à en vaincre les difficultés, à en surmonter les tentations, à se purifier de la faute qui l'a perdue, à s'affranchir de sa prison de chair.

Laissons de côté les graves objections que soulève cette théorie de la réincarnation (l'inconscience du passé, l'inutilité de deux sortes d'existence), il reste toujours à s'expliquer la cause même de la chute humaine ; sa tentation par son créateur, le caractère méprisable de la matière, ou, plus généralement, l'existence du Mal dans un monde issu de la suprême Sagesse et de la Toute-Puissance.

Une école très répandue, surtout en Orient, veut que l'état humain soit la condition la plus élevée de la *monade* spirituelle. Descendue de l'Absolu divin jusqu'à l'inertie la plus complète, elle veut retourner à sa source après avoir traversé, d'une course progressive, toutes les formes de la vie cosmique. Soit que sa chute résulte d'une erreur, soit qu'elle ait été volontaire, elle a pour conséquence fatale une série de fautes qui ne peuvent être expiées que par la souffrance et dans la matière ; celle-ci n'est donc que l'instrument de l'expiation karmique inéluctable ; il faut qu'elle soit vaincue par la mortification, par l'ascétisme même. Mais comment s'expliquer l'imperfection, l'ignorance d'une monade émanée de l'Infinie Sagesse, ou à quel moment, par quelle cause peut-on se représenter que les vertus qu'elle doit tenir de sa source l'abandonnent à l'erreur et à la fatalité du Karma ?

Cette difficulté n'est que transformée par ceux qui veulent que la monade primitive, créature de Dieu, sorte du Néant dans un état d'ignorance et d'incapacité presque totales, afin de s'élever à travers la souffrance des épreuves et des châtiments, seuls capables de lui enseigner les merveilles divines. Le mal n'est alors que l'ignorance incapable, un pur défaut de jeunesse. Une pareille doctrine justifie l'infinie bonté qu'il faut attribuer à la Providence, bien moins encore

que la théorie de la Chute par désobéissance qui, du moins, fournissait à la Majesté divine l'occasion d'une offense. Si Dieu veut faire connaître à ses créatures la béatitude de ses splendeurs et si ces splendeurs ne sont que dans l'état de pur esprit, comment, pourquoi ne les leur révèle-t-il pas dans ce seul état, au lieu de les plonger dans la géhenne d'une matière qu'il n'a créée que pour la torture ?

Incapables d'accepter ces contradictions, beaucoup de déistes se refusent plus ou moins à les résoudre. Se contentant de proclamer le libre arbitre accordé à l'être humain par son créateur, avec une conscience morale suffisante pour l'éclairer ; ou ils croient en une vie future où les erreurs commises seront rectifiées en quelque façon qu'ils ne cherchent pas à prévoir ; ou ils ne veulent même d'autre sanction à la loi morale imposée par la conscience, que la souffrance qui en résulte pendant la vie terrestre, ou enfin ils vont même jusqu'à penser que le Dieu créateur est tombé dans une indifférence complète pour le monde qu'il a créé, laissant à l'homme le soin de se diriger selon les instincts qu'il lui a donnés et son libre arbitre sans lui assigner aucun but défini. La sanction de la morale qu'il s'impose est purement humaine ; et de droit positif, la loi civile, en est le code unique.

On touche ainsi à une interprétation tellement vague de la puissance divine créatrice qu'il ne faut qu'un pas pour arriver à un athéisme complet, plus logique et plus franc.

Franchissons-le : La première théorie que nous trouvons chez les athées est celle d'une humanité qui s'est élevée, comme dans l'un des déismes précédents, du fond d'une inertie presque absolue jusqu'à l'état de conscience libre et intelligente, à travers toute l'expérience de la vie minérale, végétale et animale. Seulement la monade primitive ne doit l'Etre qu'aux propriétés actives d'une matière éternelle du sein de qui tout s'élève par un instinct invincible. Le mal n'est encore ici qu'un effet d'inexpérience ; il se corrige progressivement avec le cours de la vie totale.

Vers quel but ? C'est une question sur laquelle les athées vont se diviser d'après des distinctions déjà connues. Les uns nous disent que de ce long calvaire naît une âme consciente qui survit au corps mortel et qui fournit au monde un ciel de plus en plus riche, de plus en plus harmonieux ; l'Humanité devient le Dieu personnel du Monde. Mais qu'arrivera-t-il de ce Monde qui, semblable au Mont Olympe, va supporter les dieux ? Vers quelles destinées marche-t-il lui-même ? C'est ce qu'il est impossible de dire, puisque l'Humanité construit son idéal en même temps que sa conscience et son âme. Elle s'avance, poussée par un instinct fatal, dans

le brouillard d'un avenir inconnu, comme dans un abîme insondable qu'elle n'éclaire que de sa propre lueur toujours changeante.

Quel est ici le devoir de l'individu ? C'est encore un point variable. S'il survit, ce ne peut être sans une sorte de réincarnation qui lui permette de s'avancer avec ses semblables. Si non, il n'est intéressant que comme un élément de l'Humanité totale ; il doit donc être absorbé par elle ; le citoyen est soumis à la société qui lui dicte impérieusement ses devoirs et lui mesure ses sanctions et ses droits. La morale dans ce dernier cas peut encore avoir deux fondements distincts. Si l'homme est reconnu libre de ses actes, au moins dans une certaine mesure, c'est son intérêt bien entendu qui l'engage à la vertu ; elle est le moyen de satisfaire cet intérêt actuel le plus complètement possible; par le raisonnement on peut se persuader, avec le secours de l'expérience, que la solidarité fournit l'organisation sociale la plus avantageuse au bonheur individuel. Quel lien fragile pour enchaîner au devoir altruiste l'âme sans cesse sollicitée par l'appel pressant de la satisfaction personnelle ! aussi ne sait-on que trop sa valeur pratique.

Le matérialiste est-il, en même temps, un déterministe absolu, alors il ne reconnaît dans la loi morale qu'un instinct plus ou moins développé chez les différents hommes ; ceux chez qui elle l'est le moins sont simplement des malades que l'hôpital réclame ; ils n'ont aucune responsabilité ; la morale est dépourvue de toute sanction. Il faudrait bien cependant que cette " morale indépendante " pût nous dire où commence cet état de maladie pitoyable, et quel remède elle y peut apporter ; or elle n'a pour résoudre ce double problème aucun point d'appui : tout se règle par l'intérêt immédiat d'une société qui transforme constamment ses désirs sous l'impression d'un déterminisme inconnu jusque dans sa marche.

La science moderne a cependant tenté d'établir la loi de cette fatalité, elle l'a proclamée même avec un éclat qu'elle croyait triomphant dans cette trinité terrible de l'hérédité, de la sélection naturelle par adaptation et du combat pour la vie. Mais ce n'est là qu'une négation plus complète que jamais de toute responsabilité, de toute morale, de toute sociabilité par conséquent : L'humanité ne se distingue par l'intelligence que pour mieux percevoir sa misère ; sans puissance et sans guide elle n'est qu'un atome de cet univers, abandonné comme elle, aux caprices fantastiques de la seule puissance qui ne subsiste qu'à la condition de se dévorer elle-même perpétuellement : le Hasard !

Une conséquence si contraire à la raison aussi bien qu'aux

instincts les plus enracinés n'a jamais pu vivre longtemps ; de nos jours, elle ne s'est fait accepter qu'en se jetant dans les bras d'une doctrine fort antique, celle du pessimisme panthéiste et elle lui a rendu une vie nouvelle en lui infusant le philtre de la science moderne. Mais par là-même elle est retombée précisément dans la conséquence qu'elle prétendait combattre et anéantir tout particulièrement : le mysticisme !

Que dit en effet le panthéisme ? Il donne d'abord l'interprétation la plus large, la plus satisfaisante de l'Univers et de son fonctionnement.

Du sein de l'éternité immobile, de l'immensité infinie, de la cause toute puissante, de l'être sans bornes, s'échappent sans cesse, par une loi nécessaire, une variété infinie d'êtres contingents et imparfaits qui se succèdent dans le temps, et sont juxtaposés dans l'espace. Dieu et la nature ne sont pas deux êtres, mais l'être unique sous une double face ; d'une part l'unité qui se multiplie, de l'autre la multiplicité qui se rattache à l'unité ; d'un côté la nature naturante, de l'autre la nature naturée. Sur ces points tous sont d'accord.

Mais les panthéistes vont se diviser à leur tour quand il s'agira d'établir quelle est la fin de cet écoulement des êtres ; quelle est la place de l'Homme, dans cette incessante transformation, quel rôle il y joue, quels y sont ses droits et ses devoirs.

Les uns admettent une âme humaine qui persiste après la mort terrestre; d'autres au contraire ne considèrent l'individu que comme un accident temporaire que la mort dissout à jamais après qu'il a fini de représenter pour sa part la pensée divine.

De ces derniers, les Monistes sont ceux qui se rapprochent le plus des matérialistes. « Dieu, disent-ils, est « tout, dans tout et partout, éternel, infini », et « Dieu c'est « la somme infinie de toutes les forces naturelles, ou la « somme de toutes les forces atomiques et de toutes les « vibrations de l'éther. Il est la loi suprême du monde, « l'œuvre de l'espace général » ; il anime jusqu'au dernier des atomes Autrement dit, il n'y a rien qu'une matière mue et unifiée par l'esprit à travers la multiplicité de ses transformations. C'est le *Mens agitat molem*, le feu des stoïciens. Un esprit vivant immatériel est aussi inconcevable qu'une matière sans esprit et sans vie ; les deux sont unis dans chaque atome

L'univers est éternel ; « de toute éternité, suivant des lois fixes, la matière sort de l'éther et revient à l'éther ; les éléments et les corps se composent, se décomposent et se recomposent. Mais l'individu disparaît sans cesse ; « l'idée

« d'une immortalité personnelle est tout à fait insoute-
« nable » pour le Moniste. Il ne croit pas davantage à la doctrine du progrès, à un monde arrivant à l'entière conscience. Ce qui est éternel ne saurait avoir ni commencement ni fin ; les phénomènes d'évolution ne peuvent être que locaux, temporaires, partiels ; ils se compensent dans le grand tout. Une évolution qui partirait d'une forme pour n'y retourner jamais, la marche d'un état qui est le mal, vers un état qui est le bien, supposeraient un commencement et soulèveraient l'insoluble antinomie du temps et de l'éternité, du fini et de l'infini.

Le moniste ne tient donc aucun compte de l'individu. La conscience n'est que le fonctionnement plus ou moins parfait du système nerveux central ; « l'âme n'est qu'un « ensemble de vibrations du plasma des cellules ganglio- « naires » ; aucune loi morale ne s'impose à la conduite ; aucune responsabilité individuelle. La conduite n'a d'autre règle que la satisfaction personnelle ; la seule loi qui la domine est « celle d'une lutte sans merci de chacun contre tous » ; la lutte féroce des intérêts dans la société humaine n'est qu'une faible image de l'existence de combat, incessante, cruelle, qui règne dans le monde vivant. Si l'on continue à avoir à la bouche la *perfection morale* de l'univers, c'est que l'on ferme les yeux sur les faits indiscutables de l'histoire universelle et de l'histoire naturelle.

Toutefois, l'intérêt individuel bien entendu prescrit l'amour du prochain, comme le meilleur *modus vivendi* de cet état de guerre perpétuel : c'est une sorte de paix armée fondée sur ce traité réciproque : fais à autrui ce que tu veux qu'il te fasse à toi-même et allie-toi avec lui contre le danger commun. La réciprocité d'aides, de soins, de protection est si bien la règle générale de la conduite qu'elle est déjà le devoir des animaux sociables. En somme : « *déterminisme, inégalité, sélection* », telle est la formule sur laquelle le monisme présente ses principes sociaux. *Homo, homini lupus !*

N'insistons pas !

— L'école de Spinosa, fort rapprochée de celle-ci en bien des points, quoique par des considérations toutes différentes, et tout en n'admettant pas davantage la survivance individuelle de l'être humain, arrive cependant à des conclusions tout à fait mystiques comme règles de morale. L'être absolu que l'on nomme ici *substance*, en le définissant comme l'infini en dehors duquel rien ne peut être conçu, est complètement indéterminé, sans entendement, sans volonté, mais, par sa nature même, il tend sans cesse à se déterminer.

Il y arrive par ses *attributs* qui constituent son essence, et par les *modalités* de ces attributs qui en sont les manifestations formelles, réelles.

Chaque attribut, chaque mode est limité, mais ils sont nécessairement en nombre infini, bien que l'intelligence humaine n'en perçoive que deux : la *pensée* et l'*espace*.

La pensée se déroule donc en une suite indéfinie de formes adéquates : l'ordre et la connexion des idées est le même que l'ordre ou la connexion des choses ; nous retrouvons ici l'union des deux natures parallèles : la *naturante* et la *naturée*, union qui se traduit par l'ensemble des choses, le Cosmos.

Tout est animé, jusqu'au dernier des atomes, et toute forme, toute existence est la manifestation par l'espace d'une *pensée* de la *substance*. L'âme, elle aussi, est l'idée du corps, et c'est une idée fort complexe, constituée de tout un ensemble d'autres idées. Quant à la conscience ou à la volonté ce ne sont que des résultantes des idées, de pures abstractions. Nous ne sommes que des moments successifs, temporaires, finis, de la pensée divine ; il n'y a donc pour nous ni survivance, ni libre arbitre, ni loi morale qui s'impose à notre conduite.

Le bien, c'est l'utile, c'est ce qui procure la joie, c'est-à-dire la satisfaction du désir ; le mal n'est que ce qui s'oppose à cette satisfaction, et, par là, cause la souffrance. Seulement il n'y a réellement qu'un seul désir, celui de *persévérer dans l'être*. Or, il n'y a qu'un être, c'est l'infini ; on ne peut donc persévérer dans l'être qu'en s'identifiant à lui. Comme l'âme humaine est engloutie en Dieu, en l'infini absolu, après la mort, le seul moyen pour elle d'y persister est de *vivre en Dieu* dès la vie terrestre. Cependant ce mysticisme tout intellectuel est corrigé par un précepte pratique singulièrement justifié. Vivre en Dieu c'est former de ses idées une chaîne dont la substance soit le premier anneau ; il y faut donc comprendre l'amour de ses semblables ; au reste, c'est une loi de notre nature que nos affections s'augmentent par le partage ; notre âme fera donc effort pour partager notre amour avec les autres hommes. Les aimer en Dieu, voilà en résumé la doctrine morale ; elle n'en est pas moins fondée uniquement sur la satisfaction individuelle de sentiments bien rares dans l'humanité, c'est une base bien fragile.

— Le pessimisme qui nous vient de l'Inde, par l'Allemagne, et qui ne reconnaît pas davantage la survivance de la personnalité, arrive à des conclusions analogues mais par de tout autres considérations : Le monde n'est que la manifestation de l'infini absolu, et contrairement au monisme, le

pessimisme affirme que cette manifestation a eu un commencement et aura une fin. A la question que soulève cette assertion : quelle peut être la cause de ce début et de cette fin, il répond que l'Absolu qui n'a, en effet, en lui-même ni entendement ni conscience, veut prendre conscience de son propre être en s'opposant à la réalité. Mais comme la réalisation est toujours finie, elle est inséparable de la souffrance, puisqu'elle ne satisfait jamais le désir infini de l'Etre par excellence. Celui-ci désespère donc de se réaliser et à cette volonté trompée succède en lui le désir de rentrer en son état primitif d'inconscience. Il n'y peut arriver qu'autant que l'Homme, sa réalisation supérieure, réussit à comprendre lui-même la cause de sa souffrance nouvelle et concentre tous ses efforts sur la destruction de l'illusion que constitue le Cosmos. Avant d'y arriver, il passe par une série de stades illusoires que représentent les diverses sortes de doctrines : le bonheur est conçu comme un bien qui peut être atteint sur terre et dans l'état présent du monde — le bonheur n'est réalisable que pour l'individu et dans une vie transcendante après la mort — ou enfin, le bonheur est réalisable dans l'avenir du processus du monde. Ce n'est qu'après que toutes ces illusions seront détruites que le monde rentrera dans son idée créatrice

Or on voit que chacune de ces trois théories peut comporter une loi morale et que ces lois disparaissent devant le caractère chimérique qu'on leur attribue. Quelle est donc la règle de la conduite? Elle résulte du seul moyen qui reste à l'humanité pour faire disparaître la souffrance de la volonté en résorbant le monde dans l'idée, et ce moyen est le progrès : « La lutte que se livrent le principe logique et le principe illogique ne se terminera qu'à l'entier achèvement du processus du monde. « Le principe positif d'action est donc *dans l'entier dévouement de la personne au processus universel en vue de sa fin*. L'égoïsme, source de toute perversité doit être anéanti, mais par le dévouement à l'Idée inconsciente, non autrement. Après quoi trois conditions achèveront de dissiper le monde : 1° que la partie la plus considérable de l'inconscient dans le monde se rencontre dans l'humanité; 2° que l'aspiration de cette majorité humaine vers la négation du vouloir et de l'existence devienne sans aucun effort le motif de la conduite ; 3° et que les peuples de la terre se communiquent assez facilement pour pouvoir prendre en même temps un résolution commune.

On voit que tout ce qui constitue la morale ordinaire se trouve classé par ce singulier mysticisme dans la période des illusions qu'il faut détruire : la seule règle de la con-

duite est donnée par le développement intellectuel tant en vue du progrès de l'industrie que de celui de la philosophie, et par la destruction de la personnalité au profit de l'idée universelle.

Hegel tire encore des conclusions analogues de théories tout autres : Pour lui, l'Idée qui s'est manifestée par la réalité et a pris conscience d'elle-même au moyen de l'Univers matériel, au lieu de considérer cette réalisation comme une pénible illusion qu'il faille détruire, la retient comme son but ultime, et la ramène en soi-même pour jouir pleinement de la conscience qu'elle a cherchée. Tout le monde connaît le processus trinitaire affirmé par cet homme de génie. L'idée se pose d'abord en face de son contraire (thèse et antithèse), puis, sans persister dans ce dualisme, elle réunit l'un dans l'autre par la synthèse, laquelle constitue une idée nouvelle qui va suivre le même déroulement.

Une longue série de semblables développements dont Hegel a tenté l'énumération complète engendre le monde. L'Idée y prend conscience successive de soi-même par l'évolution ascendante des êtres vivants qui viennent aboutir à l'Homme, premier réalisateur de l'Esprit L'Homme doit donc arriver à la conscience qu'il est lui-même l'Absolu, que c'est par lui que la conscience absolue se développe pour retourner à l'esprit.

Mais ce rôle n'appartient qu'à la société humaine non à l'homme individuel ; quant à celui-ci il n'a d'autre devoir qu'une soumission absolue à l'état ; complètement déterminé dans le mal et dans le bien, simple instrument temporaire de la vie de l'Idée universelle, il n'a pas d'autre effort à faire que de s'identifier à celle-ci par la pensée ; c'est son seul moyen d'obtenir une immortalité qui le perdra au sein de l'Etre Infini.

C'est un espoir du même genre que promettent à leurs disciples les panthéistes qui admettent la survivance de l'être individuel. Soit qu'ils prêchent le pessimisme du monde, soit qu'ils considèrent, avec Hegel, le Cosmos comme l'instrument de la prise des consciences de l'Esprit, c'est à l'individu qu'ils attribuent le rôle de réaliser cette conscience pour la rapporter ensuite à l'être infini. Autrement dit, la rédemption de l'Idée noyée dans la souffrance du désir ou l'acquisition de la conscience sont accomplies individuellement, non par l'ensemble de l'Humanité, et il en résulte pour ligne de conduite un mysticisme ascétique d'un ordre tout particulier.

L'égoïsme étant l'opposé de l'Unité spirituelle infinie

doit être le premier obstacle à surmonter, non seulement par l'altruisme et la solidarité, mais par le sacrifice complet de la personnalité au profit des autres hommes. En outre, comme le monde n'est que l'instrument propre à développer la conscience de l'Absolu, celui-ci est seul désirable, l'Homme doit apprendre à se détacher de tous liens terrestres ; l'ascétisme parfois le plus rigoureux, l'aspiration la plus mystique doivent s'ajouter au sacrifice de l'individu. Ce n'est qu'à ce prix qu'il peut espérer obtenir après sa vie terrestre la béatitude de l'immersion dans l'Infinitude de l'être, le Nirvana.

Tant qu'il n'a pas réussi cet entraînement, ses fautes, ses erreurs le replongent fatalement dans une série de réincarnations terrestres où il vient les effacer et prendre l'expérience pour de nouveaux efforts.

Nous n'avons pas encore fini avec cette longue énumération de doctrines si variées, si distinctes, si contradictoires que bien des esprits s'y perdant comme en un dédale préfèrent s'endormir avec Montaigne et les sceptiques sur le doux oreiller du doute, quitte à être réveillés brusquement quelque jour de cette indolente somnolence. Nous aurions encore à parler de l'essai de synthèse des néaplatoniciens, ou des nombreuses écoles gnostiques, mais ceux-ci sont fort mal connus aujourd'hui ; les uns et les autres sont peu suivis maintenant. Ils n'ont presque plus qu'un intérêt historique et leurs conclusions n'ajouteraient rien d'essentiel au mysticisme oriental dont nous venons de parler.

Arrêtons-nous donc ici, et jetons un coup d'œil rétrospectif sur toutes ces prescriptions dont nous voici embarrassés pour tenter d'y faire la lumière, d'en voir les faiblesses et de juger comment la théorie cosmique les peut corriger.

Le déiste nous jette, indignes et déprimés, aux pieds d'un Dieu vengeur et courroucé qui nous attend après la mort, en juge implacable, pour nous condamner ou nous sauver éternellement, selon que nous aurons ou non strictement obéi aux commandements, aux pratiques très souvent obscures ou incertaines qu'il nous a dictées par ses prophètes et ses clercs. Il nous a bien envoyé un Rédempteur, mais les enseignements et les prescriptions imposées à notre salut n'en sont que plus mystérieux encore, de sorte qu'ils conduisent fort souvent à l'abandon le plus absolu de l'être humain dans un mysticisme plein de souffrances, d'humiliations, d'abjections même si déprimantes que toute la nature s'y révolte.

Quant au déiste qui ne peut accepter ou tant d'épreuves dans sa pratique ou tant de colère en son Seigneur, il nous

laisse au contraire en une morale si flottante, si facile, qu'elle confine en ses derniers degrés au scepticisme et à l'indifférence.

L'athée nous donne quelquefois l'espoir pour notre âme survivante à la mort, d'une vie où le bonheur ira croissant, mais sa règle est si indéfinie et le résultat tellement assuré que nous n'avons qu'à nous laisser couler pour ainsi dire à la dérive sur le courant d'un progrès nécessaire, sans effort et sans boussole. On arrive presque à préférer à tant d'indolence la virilité de l'athée purement matérialiste qui, nous mettant brutalement en présence d'une inévitable fatalité, ne nous laisse pour mobile de notre conduite que l'intérêt personnel bien entendu en nous affirmant qu'il n'a pas d'autre voie que la solidarité, ou même pis encore, l'implacable combat pour la vie.

Ainsi ballottés aujourd'hui entre la crainte d'un enfer éternel, l'espoir d'un paradis chimérique, la perspective lointaine d'une humanité perfectionnée par le pénible effort de la société actuelle, ou l'égoïsme même le plus féroce ; forcés d'hésiter entre des pratiques religieuses pour lesquelles la foi nous manque, un mysticisme douloureux et déprimant, l'incertitude d'une honnêteté qui n'a plus que l'instinct pour guide, ou le combat sauvage et désespéré pour une vie trop brève ; ne pouvant plus accorder notre confiance ni au déiste, ni à l'athée, nous ne voyons d'admissible que le panthéisme. Seul aussi, d'ailleurs, il côncorde à présent avec les constatations irréfutables de nos sciences positives, seul il est capable de répondre au tableau grandiose qu'elles commencent à dérouler devant nous de la puissance et de la dignité humaine, de la Nature, du Cosmos et de ses harmonies sublimes.

Délivrés donc maintenant du terrible dilemne d'un créateur incompréhensible ou d'un ordre né du hasard, allons-nous trouver enfin dans le panthéisme une règle de conduite fermement assise sur des bases certaines, ou nous ménage-t-il encore quelque déception ?

Dès l'abord nous le voyons flotter à son tour entre le matérialisme pur et le pur idéalisme, incapable de décider si nous devons ou non survivre à cette existence terrestre. Pis encore, en sa dernière sentence, après ses méditations les plus avancées et les plus profondes, le panthéisme redoublant le désespoir que nous prêchait déjà le Monisme matérialiste, nous affirme que loin de pouvoir attendre le bonheur après la vie, nous ne devons pas même y compter sur terre en aucun temps. Le Monde est une illusion détestable et nous n'avons qu'un rôle, le détruire ! Tel doit être le but de tous nos efforts, qui ne pourront abou-

tir, du reste, que par le progrès intellectuel et l'union des peuples.

Voici cependant Spinosa qui va nous rassurer un peu en nous laissant espérer que nous pourrons peut-être nous aller plonger au sein de la Pensée éternelle, si nous réussissons dans cette courte existence à la comprendre au prix des plus grands efforts du génie humain et dans l'amour de nos semblables. Combien seront-ils ces élus que l'Absolu daignera anéantir en son sein, au lieu de les laisser dispersés dans l'infinie multitude de ses représentations variables ?

Hegel nous promet un peu plus : la réalisation de l'Idée suprême sur la terre elle-même, mais par l'Humanité seulement, à la condition que l'individu qui sera tout à l'heure anéanti s'efface dans un renoncement complet à la société ; et quand doit aboutir ce devoir indéfini de l'Idée ? C'est ce qu'il ne peut nous dire, bien qu'il essaie de nous en faire entrevoir l'avenir à travers l'implacable strugle for life des Monistes.

Les Panthéistes qui nous affirment la survivance de notre individualité, vont rapprocher considérablement nos espérances ; mais elles sont toutes au sein de l'Idée Absolue et nous ne pouvons y être acceptés, même si nous n'y sommes pas noyés en nirvana, qu'au prix d'un mysticisme aussi sévère, aussi ascétique, aussi abject même que celui des déistes, et encore s'y ajoute-t-il souvent de mystérieuses pratiques occultes, extériorisations, yogismes, extases qui cotoient incessamment la folie ou la possession.

Nous n'échapperons donc encore au désespoir le plus complet que par la souffrance sans compensation, l'abandon de notre dignité, de notre personnalité même, par l'effort d'une lutte sans pitié ni merci, ou les pratiques d'un ascétisme contre lequel toute notre nature se révolte.

Voyez aussi à quelles conséquences sociales nous mènent aujourd'hui ces doctrines ; nous voici, par tout le monde civilisé hésitant entre le despotisme irresponsable d'un état tyrannique, rêve des socialistes collectivistes ou communistes, et les excès d'un individualisme qui ne sait se décider entre les luttes cruelles de la concurrence pour la vie, ou la dispersion infinie de l'anarchie totale. Vous savez de quelles convulsions à peine commencées, mais terribles déjà, nous menacent ces incertitudes de nos doctrines, à quelles tempêtes nous nous voyons exposés, sans boussole, sans but défini, sans ligne assurée de conduite.

Tournons-nous maintenant vers la doctrine Cosmique : Le bonheur qu'elle nous promet n'est pas sur un séjour ou dans un état chimérique ; c'est la vie terrestre perfectionnée

comme la rêvent les monistes et les positivistes, et perfectionnée même bien au delà de leurs souhaits, tant pour la puissance de l'Homme que pour l'étendue de ses joies et de son action, puisqu'il aura la faculté d'une communication constante avec tous les autres mondes et les autres états de matière.

Le moyen d'atteindre à ce perfectionnement est tout à la portée de l'Homme ; il consiste uniquement dans l'exercice de ses facultés actuelles et le développement de celles latentes qui lui appartiennent et ne sont qu'atrophiées.

Pour ce développement, la *Tradition* ne demande aucun abandon de la personnalité, aucune dépression de la dignité humaine, aucun genre de mysticisme ; bien plus, elle les condamne comme des dangers véritables, comme des déviations déplorables de la saine pratique. La sienne n'est qu'une extension normale et raisonnable. de la vie terrestre, saine, active, virile, propre à satisfaire tous les instincts purs, tous les sentiments de la nature humaine, des plus nobles aux plus délicats et aux plus tendres.

Ici, pas plus d'ascétisme, d'humiliations ou d'abjections que de luttes sauvages et sans merci pour la vie ; l'équilibre, l'harmonie, la raison partout, la satisfaction du cœur et des sens mêmes aussi bien que de l'intelligence et de la spiritualité.

Voilà rejetés tous les dégoûts, les désespoirs ou les terreurs, que les doctrines panthéistes ne nous ménageaient pas plus que celles du déiste ou de l'athée, et cependant nous retrouvons toutes les satisfactions intellectuelles que ces derniers étaient impuissants à nous fournir ; l'impersonnalité de l'Idée suprême, du Tout-Puissant ; un rapprochement indéfini et réel de cet idéal source de toute Beauté, de toute Vérité, de tout Amour ; l'expansion sans limites et sans souffrances, joyeuse même dans son admirable Cosmos, que dis-je, la participation éternelle à son achèvement, sa réalisation même !

Et la souffrance, et le mal ? direz-vous.

Nécessaire peut-être, salutaire en tous cas, il n'est que temporaire et d'une durée relativement courte. Sans doute il est fort pénible encore, mais la Tradition donne à l'Homme la certitude que c'est à lui qu'il appartient de détruire le mal, par les efforts même qui le développent et l'équilibrent ; elle lui montre aussi que si la lutte est rude et difficile, la victoire est certaine et se rapproche chaque jour davantage. Elle lui montre enfin comment cet occultisme si mystérieux, qui s'impose aujourd'hui à toutes les doctrines, est l'un des plus puissants facteurs de ce triomphe prochain, en même temps que l'un des plus grands dangers pour

l'imprudent qui s'y livre sans guide et sans connaissances précises.

D'où vient donc à cette doctrine tant d'assurance en ses promesses, en ses assertions ? Par quelles théories peut-elle se justifier en face de l'impuissance de tant de philosophies si méditées et si profondes ?

Un principe capital la sépare d'abord immédiatement de toutes celles-ci et lui fournit des conséquences précieuses, c'est celui par lequel elle explique le rôle de l'Homme.

Presque tous les philosophes, toutes les religions le placent en face de l'Absolu et le lui opposent, quel que soit d'ailleurs cet Absolu : ou Dieu personnel, ou Idée, ou Esprit, ou Nature. La Tradition parle tout autrement. Pour elle, comme pour tous les Panthéistes, l'Idée Suprême prend conscience, se réalise dans le Cosmos, telle est bien la raison d'être de l'ensemble des choses. Elle s'y réalise, elle s'y manifeste en s'unissant à son opposé, Passivité, Espace, Non-Etre ou de quelque nom que ce soit qu'on le désigne. Mais ce n'est ni par une fatalité qui la ramène à son premier état, comme le veulent les Monistes, ni par suite d'un désir illusoire et passager comme le disent les pessimistes ; ce n'est enfin pour rentrer en soi d'aucune manière en abandonnant la Matière qui lui aura donné la conscience et qu'il aura lui-même éveillée à la Vie ; c'est d'une façon permanente, indéfiniment progressive, en un être immortel. Il faut donc que cet être rassemble en sa constitution, à travers l'espace, avec le temps, toute la Matière et toute l'Idée, pour les harmoniser en soi dans une indissoluble union. Il ne doit renoncer ni à l'un ni à l'autre ; il ne peut le faire sans tuer littéralement, sans priver d'une vie d'amour et de joies éternelles, à la fois l'Idée et la Passivité, la Matière et l'Esprit.

Et cet être c'est l'HOMME.

Non l'Homme réduit à une âme plus ou moins spirituelle, arraché au corps, à la matière, mais l'Homme terrestre, l'Homme complet tel que nous le voyons, tel que nous sommes, ou tels du moins que nous pouvons devenir.

Hegel, Comte aussi, nous dira-t-on, ont déjà produit semblable affirmation. Il est vrai, mais avec quelles différences ! Ce n'est pas seulement qu'ils limitent l'Homme à ses facultés actuelles, faisant de lui non plus le réalisateur de l'Idée manifestée, mais l'Idée elle-même, ce qui est une monstruosité évidente ; c'est aussi qu'ils attribuent ce grand rôle à l'Humanité et qu'ils ne voient dans l'Humanité qu'un ensemble perpétuellement renouvelable d'individus éphémères condamnés à disparaître après une courte existence passée sous le despotisme de la société, sous la tyrannie de l'Idée elle-même, par conséquent.

Sans doute, ce n'est pas à l'individu seul, que la Tradition, elle aussi, confie le rôle de manifester le Sublime Impensable, c'est bien à la société, à l'Humanité, mais ce qu'elle nomme l'Humanité c'est la synthèse, et non la simple agglomération d'individualités terrestres restituées dans la plénitude de leurs facultés, assurées dans l'immortalité. Car la Mort, nous dit-elle, est une infamie, pure création du Mal temporaire qui ouvre, presque nécessairement, dans le désordre l'éternité d'harmonies pour laquelle le Cosmos est formé.

Qu'est-ce donc que le Mal ? Ici se présente une nouvelle particularité de la Tradition : Le Mal c'est la suite d'une déchéance de l'Homme, nous ont dit plusieurs déistes et pas mal de panthéistes ; la conséquence forcée de son imperfection que la suite de l'évolution corrigera, nous ont dit plusieurs autres ; un effet de l'illusion de l'Idée qui, pour prendre conscience d'elle-même s'est enfermée dans la souffrance fatale de la matière, nous dit encore une autre école ; une fatalité inéluctable, assurent monistes et matérialistes ; une simple illusion, diront même certains stoïciens, comme ceux du néoplatonisme. Et la plupart des philosophes lui attribuent l'éternité de quelque façon.

Rien de tout cela ne convient à la doctrine Cosmique. Elle nous montre dans le Mal la conséquence logique de la manifestation même accomplie par l'Homme et dans le Cosmos. Il faut que dans l'Union qu'il a pour but, la Passivité, éveillée par l'Activité de l'Idée, la connaisse et l'accepte librement : en dehors de l'Amour il n'y a pas d'union, il n'y a qu'une tyrannie, l'expression d'une seule des deux personnalités, l'égoïsme absolu.

Il faut en outre que cet éveil de la Passivité, de l'Amour, du désir, se fasse non pas brusquement, instantanément, mais par progression, par moments infinitésimaux pour ainsi dire. Car l'Idée n'est manifestée, sortie de sa potentialité absolue, que dans *l'individu* et par l'individu ; il faut donc que la Passivité apprenne à concevoir, à satisfaire, à mériter pour ainsi dire l'Amour de l'Idée en lui offrant une série de formes individuelles comme le temple de sa manifestation progressive, mais ce n'est que lorsque son éducation sera complète, pour ainsi dire ; ce n'est qu'après qu'elle aura réussi à comprendre la totalité de son rôle, à apprécier toute la grandeur de son époux, que la Passivité pourra s'offrir à lui dans toute la sécurité d'une fécondité impeccable. Jusque-là ses réalisations sont imparfaites et leurs fiançailles sont troublées de doutes, de jalousies, d'erreurs, de faussetés, de désordres que nous nommons le *Mal*.

En un mot, le Mal est un excès d'activité de l'Idée à laquelle

l'Inertie, encore imparfaitement éveillée, ne peut complètement répondre.

Mais, va-t-on nous dire, vous ne faites ici que nous reproduire sous une autre forme la théorie de l'imperfection par défaut d'avancement sur la route du progrès indéfini. Nullement, la nôtre en diffère en trois points essentiels.

Premièrement, cet excès d'activité, racine du Mal, n'est pas une simple force d'inertie ; elle est en la possession d'êtres Cosmiques du plus haut rang, qui l'emploient de tous leurs efforts à la satisfaction de leur puissante individualité. Ces êtres sont donc de redoutables ennemis pour l'Homme, de sorte que son rôle est autant de les vaincre et de tourner leur activité au profit de son œuvre Cosmique, que d'équilibrer en soi les éléments de la Manifestation divine. Sa prétendue déchéance n'est que la suite des défaites qu'il a subies dans cette lutte gigantesque, mais jamais il n'a failli à son rôle, jamais il n'a trahi sa mission.

En second lieu, si la Tradition reconnaît, avec la science du Monisme et les philosophies analogues, qu'il y a quantité d'hommes issus du fonds des états les plus matériels, elle prétend que ces hommes ne forment pas la totalité du genre humain. Nombre d'autres sont, au contraire, des formations directes de l'Idée ou les descendants de pareilles formations. Il est vrai qu'aujourd'hui toute distinction est effacée par les innombrables croisements des races anciennes, mais l'origine de l'Humanité n'est pas moins double ; ses racines plongent de part et d'autre jusqu'au cœur des principes qu'elle doit unir pour manifester le divin d'une vie éternelle de réalité.

Enfin la lutte de l'Homme contre le désordre ne doit pas être sans fin ; elle est au contraire relativement brève, et quand elle sera terminée, l'effort toujours satisfait restera la seule loi de la vie harmonieuse ; la progression indéfinie des êtres s'accomplira sans mort, sans souffrance, sans erreur même, sans fin aussi, en une réalisation toujours plus large et plus sublime, puisque la double source d'où elle sortira est inépuisable.

Il faut se rappeler aussi quelle est la nature ou plutôt la constitution de cet être humain dont le rôle est si grand que de lui seul dépend l'achèvement du Cosmos et la vie même de la divinité, bien qu'il soit maître, en une certaine mesure, de ses opérations. Avec plusieurs philosophes, mais d'une façon plus précise peut-être, la Tradition affirme que l'Idée, le Principe suprême d'activité est déjà en l'Homme lui-même, non au dessus de lui, ni en dehors de lui. Il ne le perçoit, à la vérité, qu'autant qu'il met sa propre individualité en harmonie avec ce Centre Divin, et dans la proportion où il

y réussit, mais c'est là précisément ce qui constitue et aussi ce qui facilite l'accomplissement de sa haute mission Il n'a pas à aller chercher par l'effort d'élans ou d'extériorisations mystérieuses et fantastiques le principe spirituel auquel aspire l'imperfection de sa passivité. Qu'il perfectionne sa propre individualité et ce perfectionnement même lui méritera aussitôt de nouvelles avances de l'Activité divine qui l'a choisi pour son sanctuaire ; chacun de ses efforts vers l'équilibre et l'harmonie mériteront et accompliront en lui, par l'effet même de sa destinée et de son rôle, un peu plus *d'illumination* et de puissance.

Telles sont les particularités principales qui caractérisent la Tradition Cosmique et lui permettent d'asseoir la Morale sur des bases aussi originales que ses théories. Nous aurons à voir par la suite quels devoirs, quelles sanctions, quels droits aussi en résultent pour la conduite de la vie.

DEUXIÈME PARTIE

TEXTES COMMENTÉS

LES VIES D'OUTRE-TOMBE D'ATTANÉE OANNÈS (*suite*).

Je m'assis à la fenêtre d'où je voyais le palais qui avait été notre demeure pendant si longtemps, pendant tant de générations successives. Le vent m'apportait le parfum des fleurs de ses jardins ; je voyais les mages et les chefs entrer et sortir en grand nombre par la porte de l'Est et je les reconnaissais à leurs costumes. Il me semblait que je devais être dans la salle d'audience privée pour les recevoir, pour écouter les renseignements qu'ils apportaient, pour entendre leurs requêtes ; et cependant je savais que si j'apparaissais aux portes, que si quelqu'un des anciens jours me voyait, il se contenterait de dire : « Ce jeune étranger ressemble à Oannès Attanée, notre feu roi, tel que je me le rappelle dans les jours de sa jeunesse et de sa force », puis il poursuivrait son chemin sans plus penser à moi.

A moitié bouleversé par l'étrangeté de cette situation, écrasé par une foule de souvenirs, je descendis dans le jardin qui se trouvait derrière la maison des étrangers, et bientôt j'y fus rejoint par le maître des hôtes qui paraissait toujours content de converser avec moi.

— Avez-vous entendu l'étrange nouvelle qui nous est arrivée à midi ? demanda-t-il, et comme je répondais négativement, il ajouta :

— Le bruit court que lorsque ceux qui devaient porter la Reine Ma-Vasha à son lieu de sépulture, dans les neiges

éternelles, revinrent à l'aurore, après le repas qu'avait nécessité cette nuit sans lune et chargée de nuages, et soulevèrent, pour la reprendre, la caisse dans laquelle le corps était enfermé, ils la trouvèrent plus légère qu'auparavant. Le principal Mage et celui qui représentait le roi ouvrirent la caisse et ils constatèrent que le corps avait disparu. Alors, comme la nouvelle s'était répandue parmi ceux qui faisaient partie de la vaste procession, semant l'étonnement et la consternation, quelqu'un déclara qu'en passant près de l'endroit où les trois cercles de gardiens veillaient autour du corps de Ma-Vasha il avait vu, à une courte distance vers l'Est, un jeune homme qu'il ne connaissait pas, étendu dans une si grande immobilité que, sans la crainte de déranger les veilleurs, il se serait approché pour voir si ce jeune homme était vivant ou mort.

— Et n'ont-ils rien trouvé pour éclaircir le mystère, demandai-je, pour expliquer comment le corps de la reine a pu être enlevé au milieu du triple cercle de pareils veilleurs ?

— On n'a rien trouvé pour éclaircir le mystère, répondit-il, et ce qui l'augmente, au contraire, c'est qu'un jeune officier d'une grande force et d'une grande beauté mourut subitement, au moment où l'on allait donner l'ordre de faire halte pour la nuit, qu'il tomba de dessus son dromadaire et que son corps a disparu aussi.

— Mais les veilleurs, que disent-ils ? demandai-je vivement.

— Si ce que l'on dit est vrai, ils prétendent que peu de temps avant minuit un sommeil lourd et accablant les saisit et que lorsqu'ils s'éveillèrent, la lumière du matin colorait déjà l'horizon à l'Orient.

— Ce que vous me dites est aussi étrange que triste, répondis-je, car il n'est pas douteux que la conservation du corps dans son intégrité ne soit fort désirable. Tout ce que vous venez de me dire m'intéresse infiniment, si d'autres nouvelles vous arrivent, je vous prie donc de me les communiquer sans délai. De la fenêtre de ma chambre je voyais

de nombreuses personnes entrer et sortir du palais, et j'ai bien pensé que quelque chose d'extraordinaire était arrivé. »

A ce moment le maître d'hôtel fut appelé par un serviteur qui annonçait l'arrivée d'étrangers ; je restai seul.

Je me promenai lentement sous les arbres dans lesquels les oiseaux chantaient gaiement, mais leur chant joyeux n'avait pas d'écho dans mon cœur. Il devenait de plus en plus évident pour moi que Doh avait, par quelque procédé occulte, conservé l'aura de Ma-Vasha bien qu'elle ne vécût plus sur la terre ; qu'il était descendu avec elle, dans cette aura, pendant son sommeil ; qu'il avait pris possession du corps du jeune officier, tombé de son dromadaire à la fin du jour et qu'il avait fait rentrer Ma-Vasha dans son propre corps préservé seulement par des enveloppes de soie et des couvertures, en attendant qu'on le mît dans son intégrité sous les neiges.

J'avais été témoin de la transformation qui s'effectue dans le corps dont un être puissant a pris possession, aussi je ne doutais pas que le jeune homme immobile et couché que n'avait pas reconnu celui qui avait passé près des veilleurs, ne fût Devo, revêtu du corps transformé du jeune officier.

Si donc ma conviction était exacte, Doh était incarné et Ma-Vasha réincarnée sur la terre. Alors une lueur d'espérance brilla dans la nuit de douleur qui m'avait envahi ; je pensai que, si le degré d'être nerveux de Ma-Vasha était revêtu du corps nervo-physique dont il avait été séparé par Doh, elle pourrait être reconnue non seulement par moi-même mais aussi par tous ceux qui l'avaient vue, et qu'ainsi elle pourrait m'être restituée.

Mais ce rayon d'espérance pâlit quand je me rappelai que je n'étais qu'un étranger, dans un pays étranger, et que je n'aurais pas le moindre droit de la réclamer.

Cependant la lueur se raviva au souvenir de son affection et de sa fidélité, à la pensée que si je la rencontrais, si je lui tendais les bras, ma bien-aimée reposerait encore sa belle tête sur ma poitrine comme autrefois.

Mais Doh avait le pouvoir de donner au corps la similitude du corps nerveux ! Alors Ma-Vasha serait comme une enfant de dix ou douze ans, et puisqu'elle avait été formée par Boreo comme une jeune fille de seize ou dix-sept ans, personne ne pourrait la reconnaître.

Néanmoins une dernière pensée me soutenait : si je réussissais seulement à la voir, elle pourrait revenir à moi de son propre gré ; je pourrais l'emporter dans un pays lointain où nous serions inconnus !

La nuit venue, je me couchai de bonne heure car je n'avais pu dormir la nuit précédente et j'étais très fatigué ; je ne tardai pas à m'endormir.

Alors j'eus comme un songe où je vis Doh à côté de ma couchette ; il était suspendu en l'air et ses pieds étaient au niveau de la couchette sur laquelle j'étais étendu,

Il était en tous points tel que je l'avais vu dans son propre empire ; sa voix était douce et mélodieuse comme celle du jeune captif que j'avais reçu avec compassion. Il me parla en ces termes :

« — Oannès Attanée, je ne suis pas entré chez vous sans invitation pour vous espionner ; vous m'aviez bien invité pour que je fusse comme votre propre fils. Chacun doit protéger l'entrée et la sainteté de son foyer ; le mien a été souillé, dans mon propre empire, par l'entrée de votre envoyée dont les pensées sont impures ; je l'ai donc déplacé ; je l'ai mis au bord du royaume d'Ad-Ad, qui ne sait espionner personne, parce qu'il est prééminent en sincérité comme en courage et en sagesse.

Je parle ainsi afin de vous faire savoir où est ma demeure dans le cas où vous me chercheriez ; mais si vous me cherchez chez moi, je vous en prie, venez ouvertement, n'employez plus de subterfuges indignes d'un descendant de Chi.

Lorsque vous avez traversé mon empire, tout le monde a fait votre volonté ; personne n'a cherché à vous tromper par l'ombre d'un mensonge, quoiqu'on vous ait laissé libre,

comme en toute autre chose, de vous tromper vous-même. »

Je sentis le sarcasme calme et pénétrant de ces paroles dont la vérité augmentait la force ; mais je répliquai d'une voix aussi calme que la sienne :

« — Je devine que c'est de la matière la plus raréfiée de votre royaume que vous avez revêtu, pour la réincarner, la bien aimée dont vous m'avez privé.

— Il n'est personne dans tout le Cosmos, répondit-il, qui puisse ajouter ou retrancher un atome à l'équilibre d'une dualité d'être ; si donc quelqu'un vient à être privé de ce qui était sien, c'est une preuve qu'il ne tenait pas la balance de la justice et de la charité comme l'actif a le devoir de la tenir, d'une main sûre et ferme. »

A ces mots la forme disparut. Je m'éveillai et je constatai que l'aube était apparue.

La fraîcheur délicieuse d'un matin de printemps entrait par la fenêtre ouverte, chargée de doux parfums ; je me levai et je sortis dans le jardin où le maître d'hôtel m'avait rejoint le jour précédent.

Je me promenai dans le bosquet d'oliviers qui se trouvait à l'extrémité orientale. Au milieu était une source abondante d'eau pure ; je m'arrêtai là sous un magnifique cèdre du Liban que Ma-Vasha avait planté elle-même, lorsque je l'avais amenée pour la première fois à la Cité ; j'entendis alors,derrière la tige gigantesque du cèdre,une voix d'homme qui disait :

« — Ainsi, ma chère petite, de même que vous voyez les eaux pures et abondantes étinceler à la clarté du soleil matinal en montant des profondeurs où se trouvent les sources, de même, des profondeurs de votre être montera tout ce qui est pur et vivifiant, illuminé par la lumière de la vérité qui croît sans cesse et dont le lever ne connaît pas de coucher. »

— Est-ce parce que je suis comme l'eau pure qui reluit à la clarté du soleil que vous m'avez nommée *Aishe-Mim* ? demanda la voix claire et joyeuse d'une enfant. »

Je fus saisi d'une émotion indescriptible car ces voix ressemblaient à celles de Doh et de Ma-Vasha. Dès que je le pus je quittai le Cèdre, je traversai le bosquet d'oliviers, puis je revins sur mes pas pour voir ceux dont j'avais entendu les voix, pour les voir dans le cas fort improbable où ils auraient attendu mon retour.

En m'approchant du cèdre je les vis encore assis près de la tige géante. L'homme paraissait avoir vingt-huit ans ; c'était un jeune athlète resplendissant de la beauté brune des orientaux ; l'enfant semblait âgée de sept ans au plus ; elle était blanche comme un lys ; sa chevelure dorée comme l'orge mûre, au soleil couchant, flottait sur ses épaules, la brise matinale la soulevait, jouant avec les boucles qui tombáient sur son front blanc.

Sauf par son teint olivâtre ou l'expression de ses grands yeux bruns, l'homme n'avait aucune ressemblance avec Doh, et bien que la délicatesse et la finesse de la beauté de l'enfant, ses cheveux blonds ondulés, les longs cils dorés qui voilaient ses yeux violets veloutés me rappelassent Ma-Vasha, la ressemblance n'était pas frappante ; Ma-Vasha était bien belle et pourtant *Aishe-Mim* était plus belle encore.

J'allais passer outre pour rentrer à la maison des étrangers lorsque, à mon étonnement, l'homme se leva et, conduisant l'enfant par la main, s'avança à ma rencontre. Comme je m'étais arrêté, il me dit avec une grande courtoisie :

— Excusez la liberté que je prends de vous accoster, mais nous sommes les seuls hôtes dans la maison des étrangers et j'ai pensé qu'il vous serait peut-être agréable de nous accompagner dans notre visite au Palais. J'ai obtenu non sans difficulté la permission, qu'on n'accorde pas ordinairement aux étrangers, de tout visiter excepté l'appartement privé royal.

— Je vous remercie, répondis-je ; il me serait en effet fort agréable d'entrer dans le Palais qui est, dit-on, un chef-d'œuvre de l'art architectural et qui contient mille objets anciens, rares ou précieux.

— Nous nous mettrons donc en route aussitôt que vous serez prêt.

Etant pauvre, j'avais pensé imprudent de porter les beaux vêtements que l'on m'avait donnés dans l'endroit de ma réincarnation ; j'avais donc acheté en ville un vêtement long, flottant et simple, en laine cramoisie et une ceinture multicolore comme en portait la généralité des citoyens. Mais voyant que ma nouvelle connaissance était très richement, quoique simplement vêtue d'un long vêtement de drap fin violet, bordé d'une étoffe de la même couleur, plus claire, avec une calotte et une ceinture en soie d'une teinte dorée très foncée, je répliquai que je ne pouvais être prêt à les accompagner avant d'avoir changé mon vêtement.

— Veuillez venir changer le vôtre aussi, *Aishe-Mim*, dit-il, car la petite robe bleue que vous mettez pour jouer dans les bosquets n'est pas tout à fait convenable pour une visite à un palais royal.

— Comme vous voudrez, répondit-elle. Et la main dans la main, l'homme et l'enfant m'accompagnèrent à la maison des étrangers.

Lorsque je les rejoignis, *Aishe-Mim* était vêtue d'une robe blanche en soie pure d'un tissu lâche, bordée de toutes petites perles dessinant des fleurs de lotus dont le cœur était formé par des perles et des saphirs de prix alternés ; sur sa tête était une mince couronne en saphirs et perles alternés d'une grosseur et d'une pureté peu ordinaires.

Jamais je n'avais vu une si belle enfant. J'eus une envie indéfinissable de la prendre dans mes bras et de l'embrasser, mais au même moment un jeune nègre arrivait, conduisant un cheval blanc petit mais parfait, paré en bleu et argent ; l'homme plaça l'enfant sur la selle orientale recouverte d'un coussin de soie bleue et le nègre conduisit le cheval blanc par la bride tandis que l'homme marchait à côté, tenant toujours dans sa main la main d'*Aishe-Mim*.

— Venez, dit-il, et marchez avec moi pour que nous puissions parler ensemble ; il y a plus de mille pas d'ici au

palais par les rues, quoique, à vol d'oiseau, il soit si près de la maison des étrangers. »

Nous nous entretînmes de beaucoup de choses, mais il me fit l'effet d'un de ces riches marchands qui ne savent rien de ce qui intéresse ceux qui ont de plus vastes connaissances. Quant à l'enfant elle ne disait rien, mais sa promenade la rendait heureuse ; tantôt caressant la main de l'homme, tantôt frappant affectueusement le cou blanc et lustré du petit cheval qui arquait son cou et qui semblait habitué à la caresse.

Lorsque nous fumes près des portes du Palais, je demandai :

— Cette petite est votre enfant ?

— Non, répondit-il, Aishe-Mim est l'enfant de mon frère aîné qui a quitté la terre quand elle était très jeune ; elle est orpheline.

Alors cette pensée me vint : Si c'était Doh qui m'a répondu, cette réponse serait la vérité car nous regardons tous les grands hommes comme d'une même famille, et Boreo qui forma Ma-Vasha quitta la terre bientôt après que je l'eus prise pour moi.

A la porte du Palais mon compagnon présenta la permission qu'il avait reçue.

— Vous êtes *El-Allah* ? demanda l'officier.

Mon compagnon fit signe que oui.

— Et quel est cet homme ? demanda l'officier en me regardant d'un air de surprise.

— Il est comme moi un hôte de la maison des étrangers ; je l'ai amené avec moi pour visiter le palais, puisque j'avais la permission d'amener quelqu'un.

— Passez, dit-il, vous êtes bienvenus.

Mais il marcha à côté de moi pendant que nous traversions la cour et continua de me regarder.

— Voulez-vous me dire votre nom ? me dit-il.

— Attanée, répliquai-je.

— C'est de plus en plus singulier, dit-il ; Attanée était le

nom du dernier descendant de la famille d'Oannès qui régna sur notre pays en mage et monarque.

— Il n'y a rien de surprenant à ce que j'aie le même nom, c'est l'usage de donner aux enfants les noms de ceux qui sont tenus en estime et en honneur et je ne doute pas qu'il y en ait plus d'un, dans cette cité même, qui porte ce nom.

— Certainement ; mais il n'y en a pas un qui ressemble autant à notre feu roi.

— Comment savez-vous ? demandai-je surpris et quelque peu troublé par cette déclaration inattendue, vous avez à peine quarante ans et bien des générations se sont succédées depuis la jeunesse d'Oannès Attanée.

— Ce n'est que par un simple hasard, si le hasard existe, que je suis à même de constater la ressemblance ; j'ai visité, il y a quelques lunes, le pays de Boréo et, là, j'ai rencontré quelqu'un dont c'était la joie de collectionner des antiquités ; ayant constaté que je prenais un vif intérêt à tout cela, il m'invita à venir voir ses collections.

J'acceptai l'invitation. Après m'avoir montré maintes choses rares et intéressantes il me dit :

— Quel est, selon vous, l'objet le plus rare et le plus précieux parmi tous ceux que j'ai ramassés ?

Je lui répondis que c'était une statue ancienne,

— Puisque vous appréciez la sculpture antique, reprit-il, je puis vous montrer une chose que peu de gens ont vue et que je ne mets pas dans mon musée parce que je la regarde comme une relique sacrée.

En disant cela, il tira de sa poche une clef et ouvrit la porte d'une très petite chambre attenante au musée. En entrant à sa suite je vis une statue voilée. Il en souleva le voile avec soin et découvrit l'image d'un homme dont vous êtes le véritable fac-simile.

Cette statue, dit le collectionneur, a été modelée et exécutée par Boréo qui était, comme vous pouvez vous en rendre compte, un excellent sculpteur. On dit que c'est l'image

d'Oannès Attanée ; Boréo la fit lorsque ce dernier vint lui demander sa fille Ma-Vasha pour la faire reine.

Vous savez maintenant pourquoi je vous regardais avec étonnement. »

Ce que l'officier venait de raconter était la vérité ; il me semblait que c'était hier seulement que, debout dans l'atelier de Boréo, je le voyais me modeler en terre glaise ; il me semblait entendre encore ses paroles : « Vous serez bientôt loin d'ici et pourtant comme cela vous serez toujours près de moi, en forme. »

Tout en causant, nous étions arrivés à la porte de l'aile du palais que nous devions visiter en premier ; l'officier nous quitta et retourna à son poste, à la porte extérieure.

Nous avions vu tout ce qu'il y avait à voir dans cette aile et nous allions gravir le large escalier lorsqu'un homme vint à la hâte et dit à notre guide quelques paroles dont j'entendis les suivantes :

— Le Roi est devenu subitement malade et on craint que sa vie ne soit en danger. Il était à table lorsqu'il a été saisi d'un tremblement convulsif des membres ; le médecin en chef et deux autres sont avec lui.

— Mais le Roi était en bonne santé il y a une heure, répliqua notre guide, j'étais dans la cour lorsqu'il est rentré à cheval ; peut-être n'est-ce qu'un refroidissement, car l'air est encore frais et vif.

Nous fumes alors reçus par un autre guide qui nous montra l'escalier et de nouveaux objets d'un grand intérêt ; puis nous arrivames à une pierre perpendiculaire enchâssée dans le mur ; elle était haute d'environ quatre bras et large d'un bras et demi.

Allah s'arrêta et l'examina attentivement :

— Si je ne me trompe, dit-il, cette pierre tourne lorsque l'on touche un ressort secret, et découvre l'entrée de quelque lieu caché.

— On dit, répondit le guide, qu'elle conduit à un lieu que les vieilles archives mentionnent comme " la chambre

des combats ", mais aujourd'hui personne ne sait avec certitude si cette chambre a jamais existé et personne ne se soucie de le savoir ; il paraît que c'était le lieu où Thalet Oannès luttait avec les êtres du monde hostile par qui il finit par être vaincu et désintégré ; toutefois, je ne puis garantir la vérité de cette assertion.

Je connaissais bien cette chambre secrète des combats ; j'en avais fait garnir la pierre d'entrée de panneaux à lambris semblables à ceux qui garnissaient la salle dans laquelle elle se trouvait ; ces panneaux avaient été enlevés pour une raison que j'ignore et la pierre tournante était ainsi visible.

Pendant que notre guide parlait, El-Allah avait promené rapidement ses doigts bruns et souples sur les bords de la pierre ; en quelques minutes, j'en vis la partie inférieure tourner lentement en dedans, tandis que le haut se penchait en dehors, laissant bientôt apparaître une entrée assez grande pour qu'un homme y pût pénétrer facilement.

Le guide s'approcha et regarda à l'intérieur :

— C'est noir comme la nuit, dit-il, on dirait l'entrée de la demeure des êtres de ténèbres ! Fermez-là puisque vous l'avez ouverte, El-Allah, et poursuivons vite notre chemin. Nous avons là-bas un escalier qui nous conduira directement à la deuxième cour du palais ; du haut de sa terrasse vous aurez une belle vue du jardin suspendu qui n'a pas d'égal dans le monde entier Venez donc vite.

— Non pas, répondit El-Allah ; cette chambre des combats est le lieu que je désire visiter par dessus tout, si ce n'est pas spécialement défendu. Viendrez-vous avec moi Attanée ?

— Volontiers, répondis-je ; car la pensée me vint subitement que dans cette chambre de lutte où mes ancêtres avaient gagné tant de victoires et où j'en avais remporté moi-même pas mal sur les puissances hostiles, je trouverais peut-être l'occasion de mettre mon compagnon à l'épreuve ; je pourrais le forcer à se montrer sous ses véritables cou-

leurs s'il était, comme j'en avais le soupçon, l'un des hostiles. C'était Doh lui-même peut-être ! revêtu du corps de ce jeune officier tombé subitement sans vie le soir où le corps de Ma-Vasha avait disparu si mystérieusement.

El-Allah se pencha vers *Aishe-Mim* et lui dit doucement :

— Vous n'aurez pas peur de rester ici jusqu'à ce que je revienne ?

— Avoir peur ? répondit-elle ; qu'ai-je à craindre dans le palais du roi ? En vérité je préfère rester ici à la lumière du soleil plutôt que de pénétrer dans le passage obscur !

Alors El-Allah se courba et se glissa sous la pierre tournante ; je le suivis.

Avant d'entrer, El-Allah avait eu la précaution de prier notre guide de lui fournir deux petites lampes à huile ; nous en avions chacun une. Nous trouvames ainsi notre chemin par un passage étroit au bout duquel était un petit escalier à vis. J'eus soin de laisser El-Allah me précéder afin qu'il ne s'aperçût pas que le chemin m'était familier et qu'il n'associât pas dans son esprit ma connaissance du chemin avec ma ressemblance à la statue d'Oannès Attanée.

J'étais irresponsable de ce que mon compagnon savait ou ne savait pas, ou du moins j'étais impuissant à annuler ce qui était passé, mais j'étais très désireux de ne rien ajouter aux erreurs que j'avais conscience d'avoir déjà commises.

La descente fut si longue qu'El-Alla s'écria : « On dirait que nous descendons dans les profondeurs de la terre. »

Enfin nous arrivames à une chambre longue et étroite ; après l'avoir traversée nous étions au terme de notre voyage, c'est-à-dire dans une salle circulaire surmontée d'un dôme.

Quand El-Allah avait ouvert la porte, une lampe allumée, suspendue à la voûte, brillait avec éclat, mais elle s'était éteinte lorsque la bouffée d'air avait pénétré ; était-ce bien l'air qui l'avait éteinte ou quelqu'autre cause ? Je ne saurais le dire.

El-Alla élevant sa lampe à huile qui ne brillait que d'une faible lumière s'écria :

— Voyez, les lampes sont maintenant encore disposées autour de ce qui paraît avoir été le tant renommé cercle magique ; il semble donc peu douteux que cette salle soit bien la chambre de lutte, et il ajouta en me regardant fixement :

— Que diriez-vous, Attanée, vous qui portez le nom du feu roi Oannès Attanée et qui, paraît-il, lui ressemblez ; que diriez-vous si, par amour pour le passé, nous supposions pendant quelque temps que vous, vous soyiez un des Mages-Rois, et que moi je sois un prince ou un potentat des ténèbres ?

— Si vous le voulez, dis-je, de plus en plus convaincu, en l'entendant parler, qu'il avait quelque rapport avec *Doh* et qu'*Aishe-Mim* avait quelque rapport avec Ma-Vasha.

— Bon, dit-il. A vous donc d'allumer la lampe et de prendre votre place au milieu du cercle magique. Vous évoquerez ensuite ma présence, j'apparaîtrai, vous m'ordonnerez de rester en dehors du cercle, j'essaierai d'y entrer et si j'y parviens nous lutterons ensemble pour la victoire. Dites quel sera le prix du vainqueur ?

— *Aishe-Mim*, répondis-je. Je vis ses yeux bruns lancer des éclairs comme un feu vivant ; il pâlit jusqu'aux lèvres ; mais il répondit avec calme :

— Le prix est d'une grande valeur, mais que votre volonté soit faite.

Alors j'allumai les douze lampes qui formaient un cercle dans lequel était inscrit un triangle. J'entrai ensuite dans le cercle et je fis la suprême évocation, à la fin de laquelle le nom de l'être évoqué devait être prononcé trois fois. Avant de prononcer ce nom j'hésitai un instant, mais un instant seulement, puis lentement et distinctement je prononçai le nom de *Doh*.

Sans émotion, souriant comme si ce n'était qu'un jeu, El-Allah apparut à mon troisième appel et s'approcha du cercle des lampes ; je luis défendis de le franchir, je le sommai de se rendre sans condition.

Pendant quelque temps il se tint debout en me regardant comme s'il était indécis, puis il dit :

— Mettons *Aishe-Mim* hors de cause ; quelle affaire cette enfant peut-elle avoir avec ce jeu ?

— Non pas, répondis-je, *Aishe-Mim* est le prix du vainqueur.

— Puisqu'il en est ainsi, je refuse la lutte, dit-il avec calme ; appelez qui vous voudrez et luttez pour la victoire avec qui vous voudrez ; pour moi je vais rejoindre l'enfant qui est peut-être lasse d'attendre. Comme vous l'avez sans doute remarqué, j'ai placé une pierre sous l'entrée mobile pour l'empêcher de fermer, vous pourrez donc revenir quand vous voudrez.

— Non pas, répondis-je ; en ce moment je représente Oannès Attanée et vous représentez *Doh*, le prince des puissances des ténèbres, et entre nous il ne peut y avoir de réconciliation, nous devons nécessairement lutter jusqu'à ce que l'un de nous deux l'emporte.

— Et pourquoi ?

— Parce que, en ce moment, *Aishe-Mim*, l'enfant qui est le prix pour lequel nous luttons, représente *Ma-Vasha* ma bien-aimée.

— *Ad-Ad* disait vrai lorsqu'il s'écriait : Fou des fous ! dit *El-Allah* comme en se parlant à lui-même ; n'apprendrez-vous donc jamais par l'expérience que nous ne sommes pas des égaux ?

— A quoi sert cette vantardise, dis-je. *Doh* n'a pas la même puissance ni la même subtilité dans la chambre de lutte du Palais des Oannès que dans sa propre demeure et dans son propre état ; restez où vous êtes ; nous allons lutter pour la victoire par la force psychique.

— Je vous ai toujours obéi, dit-il, je demeure donc où je suis, sans tenter de franchir le cercle des lampes ou d'en éteindre même une seule ; de cette façon vous serez dans l'endroit de votre choix et je serai à la place que vous avez choisie pour moi.

— A présent mettez-vous en garde et faites ce que vous pourrez.

Alors, pendant que je prononçais la formule qui était connue parmi nous sous le nom de l' " *Appel à soumission* ", à ma grande surprise *El-Allah* s'étendit par terre en dehors du cercle des lampes et, mettant sa tête sur son bras comme sur un oreiller, il parut s'endormir.

Me remettant de ma surprise, j'employai toute ma puissance, j'utilisai toute ma connaissance pour gagner la victoire. La forme de *Doh*, tel que je l'avais vu dernièrement, m'apparut s'extériorisant du corps endormi dont il n'était plus douteux qu'il eût pris possession ; mon cœur bondit d'espoir et d'attente quand je le vis quitter la forme étendue immobile en dehors du cercle. Je pensais avoir expulsé par force le prince des ténèbres de son habitation humaine, et cela, sans aucune violence nuisible à celui dont je l'avais délivré.

Ma puissance, d'ailleurs, ne m'étonnait pas outre mesure ; nous savions que l'enveloppement humain affaiblit ceux qui sont ainsi revêtus ; trop puissants sans cela pour l'évocateur ils sont par ce revêtement tellement empêchés et las, qu'il est facile de les réduire en servitude, si on les contraint à quitter subitement le corps humain qu'ils possèdent.

— Rendez-vous, *Doh*, dis-je avec calme.

— A quelle condition ? demanda-t-il.

— A la condition que vous me rendrez *Ma-Vasha* telle que vous l'avez trouvée lorsque vous êtes descendu enveloppé de son aura.

— Est-ce la seule condition que vous acceptiez ? demanda-t-il.

— C'est la seule !

— Dans ce cas, je refuse de l'accepter, *Oannès*, je refuse de me rendre.

Celui que j'avais connu comme le jeune captif, le déshérité, se tint à côté de la forme qu'il avait quittée. Il fixa sur moi avec douceur et compassion ses grands yeux bruns et

tristes, et, subitement, je sentis que je perdais ma vitalité. J'essayai de quitter le cercle afin de m'approcher de lui, mais la force me manqua et je m'affaissai au milieu du cercle. Comme dernière ressource je m'extériorisai et lui dis : - Entrez maintenant et luttez avec moi pour le prix et la supériorité.

— Je n'ai aucun désir de lutter pour la supériorité, répliqua-t-il avec calme, et je ne cèderai le prix à aucun être vivant si ce n'est par force. Cédez plutôt vous-même ce prix, Oannès Attanée.

— Jamais, sauf en perdant la vie, répondis-je.

— Soit, répondit-il, de la voix douce et mélodieuse dont je me souvenais si bien. Alors, avec une force irrésistible, il attira mon être nerveux dans le sien et je vis mon corps nervo-physique étendu, blanc et immobile, au milieu du cercle des lampes qui brillaient.

Il appela *Bel-Zapphor*, et lorsque celui-ci apparut il lui dit :

— Ayez soin qu'il n'arrive pas de mal à Oannès Attanée, et lorsque je vous le dirai, emportez-le dans le repos au terrain neutre qui sépare notre empire du royaume du banni ; lorsque vous serez à ces confins appelez le Pré-Eminent et s'il vous reçoit, dites-lui :

Voici ce que Doh a dit : « Nous mettons sous votre sauvegarde Attanée Oannès, qui ne peut se garder lui-même ; veillez donc sur lui. »

— Et en attendant ? demanda *Bel Zapphor*.

— Qu'il soit toujours près de moi dans la sphère de sustentation qui convient à l'état d'être nerveux dans lequel il est rentré si tôt.

Alors je me sentis entouré par *Bel-Zapphor* d'une sphère de sustentation du degré de densité nerveux, de sorte que je ne manquais de rien.

Aussitôt que je fus amené dans le cercle extérieur de l'aura à grande étendue de Doh, je vis distinctement, quoique à travers un léger nuage, tout ce qui était dans son rayon. Je sentis qu'une lumière passive et réfléchissante

m'environnait et l'espoir me vint que c'était la lumière d'aura de *Ma-Vasha* ; mais bientôt je constatai qu'elle n'était ni pure ni claire comme la sienne et que c'était celle de *Imalla.*

Je vis alors *Doh* entrer dans le cercle et pénétrer le beau corps que le mage-roi, dans le royaume d'Abiad, m'avait si soigneusement préparé. Il l'avait formé de la matérialité raréfiée, radiante et revitalisée d'une forme où avait été incarné, pendant quelque temps, un être qui reposait maintenant dans l'état de l'âme.

Doh appela doucement *Amœdion* et je vis descendre en état nerveux un être qui se tint debout devant lui sous un vêtement blanc comme la neige.

— Entrez dans cette forme humaine que je viens de quitter, dit Doh, comme je suis entré dans la forme d'*Oannès Attanée*; c'est à vous de jouer mon rôle, celui d'*El-Allah ;* votre office est de rendre heureuse la jeune *Aishe-Mim* et de la servir pendant quelque temps.

Amœdion entra donc dans le corps que *Doh* avait quitté et tous deux gravirent ensemble l'escalier étroit. Guidé par *Bel-Zapphor* au pouvoir duquel je me trouvais, je le suivis dans les confins extrêmes de l'aura de *Dóh* en sensitivant tout, mais n'étant sensitivable par personne.

(A suivre).

TROISIÈME PARTIE : LITTÉRAIRE

LES MOINES

TROISIÈME RÉINCARNATION DU CHALDÉEN

Plus de cinq siècles se sont écoulés depuis le jour où la Reine des Iriobantes a sauvé, au prix de sa vie, l'Ile des Chênes, les Dryades et l'Ordre sacré ; la forêt est encore intacte et le Chêne et le Cèdre du centre y florissent toujours.

L'Archi-druide et les chefs de l'Ordre sont assemblés sous le Chêne en conseil solennel ; les étoiles brillent entre les feuilles tendres dont les jeunes pousses garnissent les branches fortes et noueuses ; l'air est embaumé du parfum délicat du muguet aux clochettes blanches.

Les chefs silencieux sont debout devant leur chef hiérarchique ; celui-ci se levant du siège qui a pour dossier l'énorme tige du chêne, rompt le premier le silence solennel et dit :

— Vous savez que certains hommes ont été envoyés de Rome en Albion pour enseigner aux habitants les dogmes de leur religion. Ethelbert, roi de Kent, après leur avoir permis de débarquer et d'instruire ses sujets, qu'il laisse libres cependant, a, lui-même, embrassé la nouvelle croyance à la prière de sa femme la Reine Berthe. Déjà un temple est érigé pour le culte de la nouvelle divinité dans la cité qui est maintenant la capitale d'Albion. Aujourd'hui un message secret de quelqu'un en qui j'ai confiance m'avise que le chef hiérarchique de ces hommes qui adorent la nouvelle Divinité a obtenu du roi Ethelbert la permission de nous appeler en sa présence afin de converser ensemble. »

— Et quelle sera votre réponse si le fait est vrai ?

— Ma réponse sera aussi brève que claire : Si Austin de Canterbury veut nous enseigner sa doctrine, qu'il vienne ici.

— Ce sera bien répondu. Nous représentons en effet, de temps immémorial l'Ordre hiérarchique non seulement de Mona et d'Albion mais de Gallia toute entière.

— La nouvelle doctrine a fait beaucoup de convertis dans

Albion et dans Hibernia, parmi le peuple, mais jusqu'à présent elle n'a pas eu la moindre influence dans notre île sainte. C'est que tous, ici, excellent dans les arts et les métiers dont ils tirent l'existence. Dès l'enfance tous ont appris que pour réussir dans ce que l'on entreprend, de quelque nature que ce soit, il faut n'avoir rien autre chose en vue. Tout le monde, ici, est donc content et prospère tandis que la nouvelle doctrine propage avec elle le mécontentement.

— Pourquoi ?

— Parce que cette religion est basée sur certaines connaissances, vulgarisées et mal interprétées, qui, autrefois, étaient réservées aux Initiés. Aujourd'hui, les simples, enflammés par l'ambition, veulent être à leurs propres yeux prêtres et rois.

Mais ce n'est pas le moment de discuter sur cette nouvelle doctrine et ses résultats. Restons plutôt dans le calme de la méditation pour que nous soyions dignes, s'il en est besoin, de manifester la sagesse et la vérité.



Un soir d'été, au commencement du septième siècle de l'ère chrétienne, le premier évêque de Canterbury, Austin de Rome, était assis dans son cabinet de travail. Il tenait un livre de prières, mais les regards inquiets qu'il jetait à chaque instant sur la porte prouvaient que ses pensées étaient ailleurs.

La porte s'ouvrit et un moine à robe noire entra.

— Quelle nouvelle ?

— L'archi-druide qui, deux fois, a refusé de répondre à votre appel, viendra, sur l'ordre du roi Ethelbert, dans notre bonne cité de Canterbury. Demain, au coucher du soleil, vous serez donc face à face avec cet archi-druide dont on raconte tant de merveilles.

— C'est bien. J'aurais préféré pourtant qu'il fût venu à notre appel plutôt qu'à celui d'Ethelbert ; mais cela vaut peut-être mieux ainsi puisque notre office ne nous permet pas de nous servir d'armes temporelles. " Les armes de notre guerre ne sont pas charnelles ", nous n'avons donc pouvoir que sur les fidèles et les païens que nous avons convertis.

Le lendemain, lorsque les derniers rayons du soleil couchant illuminaient la terre, un vieillard vêtu d'une robe bleue flottante, et coiffé d'une calotte de la même couleur, d'où s'échappaient ses cheveux blancs, entra dans la grande salle où Austin se tenait assis au milieu de ses moines.

Sans se lever pour recevoir les Druides, Austin s'adressant à leur vénérable chef dit d'un ton glacial mais courtois :

— Enfin vous avez obéi à notre appel ; ce n'est pas sans tarder !

— Nous avons obéi au troisième appel du roi Ethelbert.

Austin fronça les sourcils,mais se reprenant aussitôt il dit :

— Peu importe à quel appel vous avez répondu ; l'essentiel est que vous soyiez venus pour avouer vos erreurs et vous déclarer enfants de notre sainte mère l'Eglise Catholique et Apostolique.

— Cela ne peut pas être et ne pourra jamais être

— Pourquoi ?

— Parce que, bien que nous soyions connus ici sous le nom spécial de Druides, nous sommes, en réalité, uns dans l'Unité avec la Hiérarchie universelle en qui, dans son intégrité, réside la sagesse et la vérité.

— S'il en était ainsi vous embrasseriez tout de suite le culte de Dieu Incarné, de Dieu manifesté en l'Homme.

— Il n'y a pas eu d'âge où nous n'ayions adoré la Divine Impersonnalité manifestée ou manifestable dans le monde de l'être, vêtement et temple de la Divine Impersonnalité dont l'homme évolué est le sanctuaire.

— Nous sommes ici pour vous faire connaître cet homme divin dans la personne de Jésus véritable Dieu et véritable homme.

Le vénérable chef sourit :

— L'histoire du jeune homme dont vous parlez nous est connue depuis l'heure de sa tragique conception jusqu'au moment de l'obscurité qui voila la crucifixion.

— Pourquoi parlez-vous ainsi devant nous qui savons ? Prétendez-vous que la connaissance que vous avez de Jésus notre Dieu soit plus grande et plus digne de confiance que celle des quatre évangélistes qui ont fait le récit de la vie et de la mort de notre Seigneur et Maître ?

— Selon vos écritures, Mathieu, le collecteur d'impôts, ne s'est joint au mouvement qu'après la crucifixion ; l'auteur présumé de la vision de Patmos, Jean, le fils de Zébédée le pêcheur, ne savait ni lire ni écrire et ne fut pas même un néophyte ; Luc d'Antioche reçut sa connaissance de Saül de Tarse, son ami et son compagnon, et Marc le fils de Barnabé, également l'ami et le compagnon de Saül de Tarse, puisa sa connaissance à la même source.

— Prétendez-vous par là que notre sainte foi ne repose sur aucune tradition ?

— Non pas. Jean, le fils de Zacharie l'Initié, initié lui-même, et Saül de Tarse initié hiérarchiquement, furent des pionniers ardents de l'Unité universelle. Le premier ne laissa aucun manuscrit et il fut décapité en prison, à l'instigation d'une femme qui n'était que le medium de *Reich-Sheba-Ma* ; il périt avant d'avoir pu utiliser ou évoluer son

cousin sensitif, le fils de la douloureuse fille des Rois. Saül de Tarse, au contraire, laissa des manuscrits dans lesquels était tracée l'ébauche du mouvement philosophique et Initiatique pour lequel il travaillait ainsi que le martyre Jean.

— Vous voulez dire par là que les Ecritures sur lesquelles est fondée notre sainte foi sont de la plume inspirée de Saül de Tarse.

— Quelles Ecritures ? Les vraies, les originales, ou celles qui ont été transformées ?

Le visage intelligent et fin d'Austin s'assombrit ; il garda le silence pendant un instant puis, dominant son émotion, il dit d'une voix qui tremblait malgré lui :

— Je ne saisis pas la signification de vos paroles bizarres.

— Je dis que les Ecritures qui sont en votre possession ont été transformées.

— Vous mentez ! j'en prends à témoin Jésus, mon Dieu !

— Si personne de plus puissant que le jeune sensitif, le fils de la douloureuse fille des Rois, ne témoigne contre nous, nous n'avons rien à craindre. Pendant les heures d'obscurité, il a été séparé intégralement, aucune partie d'être individuelle ne lui a été laissée, sauf celle nervo-physique qui pendait sur la croix, évanouie, non pas morte, comme l'attesta le sang qui a coulé. Ce sont les vivants ; ce sont les hommes qui sont sous l'influence des hostiles et non pas des désintégrés, qui remueront ciel et terre pour déraciner la Hiérarchie sacrée, partout dans le monde. Mais si nous pouvions ressusciter le malheureux fils de la Royale Mère des douleurs et lui donner le repos, personne ne condamnerait avec plus de force que lui le vol et la transformation qui ont été commis. Il était, par nature, une concentration et non une diffusion et c'est pour cela qu'il avait été spécialement choisi par son cousin le Pathétiseur.

— Vous énoncez des énigmes que nous ne pouvons résoudre.

— S'il en est ainsi vous êtes sans blâme, puisque aucun homme n'est responsable pour ce qu'il ne sait pas ou pour ce qu'il n'a pas eu l'occasion de savoir. Néanmoins vous avez sans doute entendu dire que lorsque Saül de Tarse fut décapité à Rome, toujours à l'instigation d'une grande passive des Hostiles incarnée, on ne trouva aucun manuscrit important concernant le mouvement pour lequel il avait travaillé et souffert jusqu'à la mort.

— Nous possédons des exemplaires et des traductions de tout ce qui a été trouvé. Il est vrai que ces manuscrits ne consistent qu'en quelques épîtres seulement, mais la sublimité en est sans égale, dans nos Ecritures saintes.

— Quelle doit donc être la valeur et la puissance de ces écritures pour ceux qui les connaissent telles qu'elles sont !

— Si quelques unes des écritures de l'Apôtre des Gentils ont été perdues, c'est regrettable ; mais le passé est irrémédiable.

— Mais supposons que le Grand Initié, qui savait bien à quels dangers sa situation l'exposait, qui savait bien qu'à tout moment son œuvre pouvait être scellée de son sang, ait laissé les enseignements fondamentaux de ce mouvement, soit par tradition, soit en manuscrits, à ceux en qui il avait confiance. Supposons que les manuscrits originaux existent encore, contenant non seulement la partie qui vous manque mais encore celle qui a été transformée pour servir des ambitions personnelles et politiques...

— Si ces preuves existent, produisez-les ! dévoilez la Tradition d'après laquelle vous affirmez que l'Apôtre a voulu faire un mouvement que nous ignorons, et nous vous croirons.

— Si les manuscrits étaient en votre possession, ils vous seraient inutiles.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils sont écrits ou symbolisés dans la langue sacrée connue seulement de la Hiérarchie Centrale. Dans les Ecritures que vous avez publiées, les erreurs ne sont pas toujours volontaires ; elles viennent plus d'une fois de ce que les traducteurs ignoraient certains signes et certaines marques ; il a bien fallu combler les vides d'une façon quelconque, sous peine que le tout fût incompréhensible.

— Nous ne sommes pas ici pour écouter des énigmes mais pour vous parler de choses concernant votre salut éternel. Niez-vous toujours, dédaignez-vous et insultez-vous toujours Jésus de Nazareth ?

— Loin de là ! Comme nous l'avons déjà dit, nous connaissons son histoire ; les Initiés de nombreux pays qui ont suivi de près le mouvement du fils de Zébédée et de Saül de Tarse en ont conservé la tradition. Nous ne dédaignons aucun homme et, loin d'insulter le sensitif dont l'effroyable agonie et la terreur ont ouvert les pores à la sueur de sang, nous avons la plus profonde compassion pour lui. Un temps viendra où le naufrage engloutira toutes les nefs qui portent les dieux personnels : ce jour-là les rameurs athlétiques qui les dirigent se réfugieront dans leurs canots de sauvetage, et soutenus par l'amour inépuisable de ceux que, dans leur ignorance atavique, ils auront chassés comme des bêtes fauves, ils viendront se réfugier dans le grand port de la véritable synthèse. Ce jour-là les Hostiles seront démasqués, car les Draades des forêts et des mers rendront leur témoignage de *témoins oculaires* réincarnés. Les Draades, dont la mémoire n'a jamais failli, témoigneront de la vérité de mes paroles. »

Tandis que le vénérable chef parlait ainsi, un moine entra et dit à l'archevêque à voix basse :

— Je suis informé que cet homme n'est pas l'Archi-Druide *Athwohl.*

— Je suis son père, répliqua le vieillard, et je le réprésente en son absence.

— Dans ce cas, notre conférence est terminée et vous pouvez vous retirer. C'est avec Athwohl que je voudrais conférer. C'est lui que je désire ardemment convaincre de la vérité de notre sainte foi.

— Mon fils vous serait en effet d'une grande utilité. Il est naturel que vous essayiez de prendre possession de lui soit comme adepte soit comme prisonnier.

— Qu'entendez-vous dire ?

— Que, dans les manuscrits transformés de Saül de Tarse il y a des signes et des indications que les initiés seuls peuvent comprendre, et vous pensez que par des promesses de récompenses ou par la torture vous pourriez lui faire divulguer leur signification.

Austin ne répondit pas. Il se leva et se retira entouré de ses moines. Il allait quitter la salle lorsqu'il se tourna vers le vénérable druide :

— Vous avez blasphémé notre sainte Eglise Apostolique et Romaine, dit-il ; nombre de vos compatriotes, quantité d'habitants d'Albion et d'Hibernie, le Roi Ethelbert lui-même nous écoutent volontiers, mais vous et ceux qui sont sous votre influence, vous rejetez le message de salut que nous proclamons !

— Nous n'avons pas blasphémé. Nous avons dit simplement que les Ecritures que vous avez ne sont pas authentiques.

Le visage d'Austin devint dur :

— Prouvez la vérité de votre déclaration ; des faits non des mots ; que ceux qui possèdent le manuscrit original le produisent !

— Et partagent le sort de Jean et de Saül ! Lorsque, à la clarté de l'aube intellectuelle, l'édifice gigantesque que vous êtes en train d'élever paraîtra dans ses vraies couleurs, lorsque ceux qui ont gardé la vérité qui est l'espoir et qui sera la victoire de l'Homme sur ses ennemis, seront révérés et bien aimés, alors nous déclarerons :

« Ces hommes ont pendant des siècles persécuté, en tous pays, jusqu'à la mort, ceux de leurs semblables qui ne voulaient pas confesser des dieux personnels, qui ne voulaient pas reconnaître Jésus de Nazareth comme Dieu, et qui savaient que son histoire, telle qu'elle est donnée dans leurs Ecritures, est une falsification ! Néanmoins aucun blâme ne s'attache au jeune Israélite et à sa royale et douloureuse mére. »

Austin s'arrêtant au milieu de ses moines fit un pas en avant et élevant la croix qu'il tenait à la main :

— Vos paroles, s'écria-t-il, seront comptées contre vous, elles sont marquées d'une façon indélébile, elles ne seront jamais oubliées ! Soyez maudit ! La colère de Dieu demeurera sur vous à jamais.

— Vous vous déclarez de l'Ordre fondé par Benoît, que nous avons initié dans la grotte de Subiago ; votre règle ne vous enjoint-elle pas de « pardonner les injures, avant le coucher du soleil », et de « ne jamais désespérer de la miséricorde de Dieu ? » Benoît l'Initié refusa tous les honneurs, même celui de la Prêtrise.

Celui qui protesta jusqu'au dernier moment contre la perte de son degré d'être nervo-physique et rendit la vie debout ; celui qui fut éduqué et évolué de telle façon qu'il s'extériorisa jusqu'au degré nerveux de l'atmosphère terrestre, en forme nervo-individuelle ; celui qui vous laissa pour guide et pour sauvegarde l'*Humilité*, l'*Obéissance* et la *Sincérité* a quitté la terre comme homme il y a soixante ans seulement, et un membre de l'Ordre qu'il a fondé occupe la chaire papale en permettant qu'on l'appelle « Le Grand ». Pensez un peu à la douleur de votre fondateur quand il vous voit déjà si avides de puissance, quand il vous voit persécuter la Hiérarchie sacrée ! »

Dès que les moines se furent retirés, le Druide fit un signe à ceux qui l'avaient accompagné et ils quittèrent la maison puis la ville pour revenir à l'Ile des Chênes.

. . . .

Pendant leur voyage, en traversant une forêt, ils furent surpris par un violent orage accompagné de tonnerre et de grêle ; le vénérable chef et ses quatre compagnons s'écartèrent du chemin pour se réfugier dans une petite grotte qui se trouvait à un jet de pierre de la route. Ils y étaient abrités depuis quelques minutes seulement lorsqu'un groupe d'hommes armés apparut à l'entrée, l'épée à la main et de petits gourdins attachés à leur cordelière. L'un d'eux s'avança vers le vénérable chef :

— Un mot, vieillard !... dit-il avec insolence. Aujourd'hui l'Archevêque vous a demandé de lui révéler un secret et vous avez refusé. Il a rapporté votre insolence au roi Ethelbert et je suis envoyé pour vous conduire en sa présence. Quant à vos quatre compagnons, ils sont libres de continuer leur chemin.

Mais les quatre se groupèrent autour du père d'Athwohl.

— Allez en paix, dit celui-ci, quant à moi mes jours sont comptés, car je ne ferai jamais connaître le secret ; faites mes adieux à mon fils et donnez-lui ma bénédiction solennelle.

— Non pas ; nous ne vous abandonnerons pas ainsi ; quel que soit votre sort nous le partagerons pour l'amour de vous et de notre chef.

En parlant ainsi ils se rangèrent entre les assaillants et le vieillard ; mais ils étaient sans armes et un contre cinq ; ils eurent beau se battre comme des lions, étourdis par les gourdins courts et massifs de leurs assaillants, ils furent vaincus.

Alors, comme autrefois, la brume glaciale s'amassa autour d'eux, leur vitalité fut retirée et des formes sombres, diaphanes, prirent possession des corps abattus Les assaillants se retirèrent et, après quelques heures passées dans le repos de l'assimilation, les cinq allèrent à l'île sacrée.

∴

Des nuages sombres couvraient les eaux troubles et jaunâtres du Tibre coulant à travers la cité impériale qui portait le fier titre de capitale de l'Italie et du monde. La nuit commençait à peine, de sorte qu'une lumière qui brillait à la fenêtre d'une petite maison, au bord du fleuve, attirait l'attention. Un homme était assis à cette fenêtre ; il arrivait à l'automne de la vie, son visage était calme et majestueux ; c'était l'ermite de la grotte de l'Ile des Chênes.

Comme deux hommes en habit de Bénédictins traversaient le pont, il poussa un gros soupir.

— Qu'est-ce qui vous inquiète Alban ? Qui vous attriste ? Est-ce la vue de ces moines ?

Celle qui parlait ainsi était une jeune fille d'environ douze ou treize ans, brune, charmante, qui promettait de mûrir en une rare beauté. Elle était assise à ses pieds, la tête appuyée sur sa robe cramoisie.

— Levez-vous, mon enfant, regardez sur les eaux du fleuve et dites-moi ce que vous voyez.

La jeune fille se leva et abaissa son regard sur les eaux :

— Je vois un large fleuve dont les eaux sont boueuses et jaunâtres, dont le courant débordé a laissé des marques sur la partie la plus basse de la Cité. Mais il n'y a là rien de nouveau et assurément ce n'est pas le Tibre jaune ni les dommages que cause son débordement qui vous rendent triste.

— Cependant la vue des eaux sombres éveille en moi de douloureuses méditations, mon enfant. J'ai vu les deux sources d'eau limpide jaillir dans les Apennins, j'ai suivi leur cours, j'ai vu leurs eaux séparer l'Etrurie et l'Umbrie, le pays des Sabins de celui des Latins ; j'ai vu le fleuve recevoir le Néra et devenir navigable ; je l'ai vu recevoir l'Ieverone et s'accroître ainsi jusqu'à devenir le fleuve large et profond qui coule à travers la Cité des Césars ; j'ai vu les

eaux divisées par la petite île « Insula Sacra » consacrée à Vénus ; j'ai vu le bras gauche des eaux divisées bouché par du sable et des débris, tandis que le bras droit était élargi, gardé et utilisé ».

— Mais que nous importe ? Nous ne sommes ni des Sabins ni des Latins.

-- Non ; mais dans ma méditation, le Tibre symbolisait l'homme Psycho-intellectuel. Les Apennins, épine dorsale de la péninsule, qui étendent leurs branches dans toutes les directions, symbolisent l'universalité des formations de Brah-Elohim ; les deux sources pures et limpides, Kahi et Kahie ; l'Etrurie et le Latium, que les eaux unies séparent, l'homme et l'hostile ; le Néra, que le fleuve reçoit, représente le culte des dieux personnels ; la navigation qui sillonne le Tibre est la vulgarisation de la connaissance divine ; son accroissement, la perte de sa pureté après qu'il a reçu l'Ieverone et son cours à travers la cité des Césars symbolisent l'accroissement de la puissance et du nombre des dieux personnels sur lesquels repose le Césarisme ; la division du fleuve en bras droit et en bras gauche par l'île dédiée à Vénus, dont les vestales modernes sont d'une immoralité proverbiale, symbolise la division toujours croissante des actifs et des passives de la terre ; l'élargissement et l'importance croissante du bras droit, l'obstruction du bras gauche signifient le déséquilibre général et fatal à cause duquel la balance pèse si lourdement en faveur des actifs ! Abandonnées sans développement ni protection, les passives sont comblées de déboires, et n'ayant plus l'emploi de leurs merveilleuses capacités parmi les hommes, elles se tournent, pour les satisfaire, vers les dieux personnels qui sont les ennemis de l'homme. Ce n'est pas à cause du Tibre jaunâtre que je suis attristé, enfant, c'est à cause de ce qu'il symbolise.

Les deux moines qui traversaient le pont s'étaient arrêtés pour regarder le fleuve ; l'aîné dit à son compagnon :

— Regardez la maison où brille une lumière, c'est celle d'Alban et de la jeune voyante.

— Je n'ai entendu parler ni de l'un ni de l'autre.

— Il est vrai ; j'oubliais que vous êtes nouveau venu. Cet Alban, qui passe pour philosophe, est un étranger qui depuis quelques mois est dans nos murs et on dit que la belle enfant qui est avec lui est une rare voyante. Ces sensitives sont infiniment précieuses et il devient de plus en plus difficile d'en rencontrer ; nous avons essayé de faire connaissance avec Alban afin d'avoir accès auprès de Lucile et d'essayer de l'influencer, mais cela a été en vain. Il la garde comme une lionne garde ses lionceaux.

Son jeune compagnon, rejetant en arrière son capuchon, découvrit un beau visage brun qui dénotait son origine

orientale ; mais au moment même où ses grands yeux foncés se dirigeaient vers la fenêtre éclairée, on la ferma et un rideau rouge voila la lumière de la lampe. Les deux hommes poursuivirent leur chemin rapidement ; bientôt après ils gravissaient la colline et étaient reçus dans le monastère d'où Saint Austin était parti pour la Grande Bretagne. Ils s'y reposèrent et au point du jour ils se mettaient en route pour Naples, se rendant au monastère déjà renommé de San Cassino.



L'abbé était assis dans son appartement privé, à une table sur laquelle brûlait une lampe en argent ; il étudiait avec intérêt un ancien manuscrit richement enluminé lorsqu'entra un moine, ayant le rang de prêtre à en juger par sa tonsure. L'abbé en le voyant se leva ; et le prêtre s'agenouilla pour recevoir sa bénédiction.

Comme sur son invitation le moine s'était assis, il lui demanda sur un ton qui trahissait son anxiété :

— Avez-vous réussi dans votre mission ?

— J'ai trouvé le postulant Athwohl dans votre maison temporaire des Apennins, mais il m'a été impossible de m'assurer s'il était oui ou non le Prince du pays de Galles et l'Archi-Druide temporaire de Mona.

— Vous avez cependant conversé avec lui ?

— Certainement, et fréquemment même, puisqu'à ma requête, le supérieur m'a nommé maître des postulants, mais je constatai que,bien qu'il parlât librement sur les autres sujets, il était très réservé sur tout ce qui le concernait lui-même; la discrétion et la prudence m'ont contraint à respecter cette réserve évidente.

— Donc votre voyage ne vous a servi qu'à le connaître personnellement et à pouvoir le reconnaître.

— Non pas : Ce jeune homme, très intelligent et évidemment habitué à exercer l'autorité, a bien manifesté quelque réserve dans ses relations avec moi ; mais il y avait au couvent un jeune novice pour qui il a montré tout de suite une grande affection, et cette affection m'a paru partagée ; j'ai cru bien faire en vous amenant ce novice.

— Vous avez bien fait. Quel est son nom ?

— Ion.

— Son rang, sa naissance, son pays ?

— Il ne m'est pas facile de répondre à ces questions. Le supérieur lui-même ne le connaissait que depuis peu de temps; il avait été envoyé dans les Apennins par les moines de Canterbury à cause d'une maladie grave qui ne lui permettait pas de supporter les rigueurs de l'hiver ; mais maintenant il a recouvré la santé et il retournera bientôt à Canterbury, à moins que vous n'en décidiez autrement.

— Mon désir est qu'il retourne au couvent des Apennins et qu'il ne quitte pas de vue Athwohl.

— Athwohl a déjà quitté les Pères.

— Pourquoi et pour quel lieu ?

- Il a dit que des affaires urgentes l'appelaient et il est parti subitement.

— Mais il a, sans doute, été suivi?

— Oui, mais les Frères de la maison des Apennins, sont plutôt des ouvriers que des étudiants ; ils sont plus remarquables par leur force physique que par la force mentale ; ils l'ont bien suivi jusqu'à la côte, mais là ils l'ont perdu de vue.

— Imbéciles ! Ainsi toute trace de lui est perdue.

— Cela n'est pas certain. Si, comme vous le soupçonnez, il est le Prince du pays de Galles, il y a beaucoup de chances pour qu'il soit rentré à Mona ; pourquoi Ion ne le retrouverait-il pas là ?

— C'est vrai. Allez dire à Ion de venir.

Le jeune novice entrait quelques minutes plus tard. L'abbé le reçut très gracieusement avec une affection marquée ; après une conversation de quelques instants, il lui dit doucement :

— Vous m'intéressez extrêmement, Ion, d'autant plus que Marcus me dit que vous venez des moines de Canterbury ; vous avez cependant l'air d'être d'une origine orientale plutôt que britannique.

— Vous avez raison, Monseigneur ; il y a dix-sept ans, un vaisseau qui venait des Indes a fait naufrage sur les côtes de Bretagne et je fus seul sauvé. J'étais attaché à une planche ; un bateau de pêche me recueillit. La Reine Berthe, en faisant une de ses visites de charité habituelles, me trouva chez le pêcheur qui avait déjà trop de bouches à nourrir ; elle me plaça à ses frais chez un personnage de sa suite avec les enfants de qui je fus élevé et instruit par les moines de Canterbury. C'est sur le désir de la Reine que je suis entré en noviciat.

— Ce n'est donc pas parce que vous vous êtes senti une vocation particulière pour la vie religieuse ?

— Je ne me suis pas analysé. J'avais trois ans seulement quand le vaisseau a fait naufrage et tout le monde autour de moi a été plein de louanges pour la vie religieuse et plein de révérence pour l'Eglise ; j'aime tout ce qui est raffiné, beau et mystérieux, peut-être serai-je plus heureux dans le monastère que dans le monde. Cependant.....

— Cependant ?

— Dernièrement je me suis posé, au sujet de la sainte foi, des questions auxquelles je ne peux répondre.

— Pourquoi dernièrement ?

— Parce que je me suis rencontré et me suis entretenu dans la maison des Apennins avec quelqu'un qui pense profondément.

— C'est sans doute ce postulant dont Marcus m'a parlé.

— C'est Athwohl ; sa conversation m'a profondément impressionné.

— De quelle nation est-il ?

— Je ne sais pas ; il m'a seulement fait allusion à sa patrie insulaire.

— Confiez-moi ce qu'il vous a dit au sujet des questions qui vous troublent.

— La veille de son départ, Athwohl m'a dit qu'il ne reviendrait pas parce qu'il connaissait maintenant les pratiques bénédictines et qu'il était convaincu qu'elles n'étaient d'accord ni avec la raison, ni avec la vérité ; selon lui tout a été transformé.

— Voilà qui est intéressant ! A-t-il appuyé cette assertion sur quelques arguments et vous les rappelez-vous ?

— Je m'en souviens parfaitement ; je n'avais jamais entendu des paroles semblables à celles d'Athwohl, ayant été élevé depuis l'âge de trois ans sous les auspices de la Reine, puis par les Pères.

— Que disait-il au sujet du mystère de la Trinité ?

— Il disait qu'aucun mystère, c'est-à-dire rien qui soit en dehors du pouvoir de compréhension de l'homme évolué, n'a été imposé à l'homme par son Divin Formateur. Il disait que l'Homme a été doté de l'intelligence pour qu'elle soit évoluée et non mystifiée. Athwohl disait encore : il n'y a qu'un seul Dieu ; il ne peut y en avoir qu'un seul ; ce que vous appelez le mystère de la Trinité est illogique parce qu'il ne peut y avoir, par aucun moyen, des personnalités dans l'Impersonnel. Volontairement ou par ignorance vous avez perverti la vérité en disant que l'Unique Impénétrable et Indivisible est duel ; car ainsi la procession de ses forces dans les forces, jusque-là dormantes, de la matière eût été impossible.

— Que disait Athwohl du Fils de Dieu ?

— Que vous aviez personnifié l' « Oint » et volontairement, ou par ignorance, altéré une vérité fondamentale, savoir : la manifestation de l'Impénétrable et Indivisible par Brah dans le vêtement de la matière éternelle.

— Que disait-il de notre dogme de la Création ?

— Que ce mot est une pure invention parce que la matière et l'Impénétrable et Indivisible sont *co-éternels*, parce que les forces évoluées et intégrales de la matière et les forces de l'Unique Impénétrable et Indivisible sont *co-égales*, parce que l'Equilibre Cosmique consiste dans l'évolution des forces de la matière universelle, de telle sorte qu'elles soient

efficaces dans leur intégrité et, ainsi, capables de répondre aux forces de l'Impénétrable et Indivisible.

— Notre désir est d'approfondir les pensées de ceux qui ne sont pas avec nous. Que dit ce jeune homme au sujet de la chute des Anges et de l'Homme ?

— Athwohl prétend que si par les Anges vous voulez dire les formations d'Aoual et d'Elohim, d'une densité moindre, qui peuplent les matérialismes, ni les Anges ni l'Homme n'ont à aucun moment failli, mais qu'ils ont reculé plutôt pas à pas devant la force écrasante du déséquilibré et déséquilibrateur qui venait d'au-delà du voile des Pathétismes. Il ajoute que toutes les formations plus raréfiées, fortifiées par la lutte et l'endurance, purifiées par la souffrance, attendent que l'évolution de l'homme l'ait mis en rapport avec elles. Ils se rencontreront au temps de la traversée du grand abîme occupé par l'Hostile, et cette traversée annoncera la *Restitution*. Puisque l'homme n'est pas déchu ce n'est pas d'un Rédempteur qu'il a besoin, mais d'un Restituteur.

— Donc non seulement ce jeune homme n'accepte pas notre sainte Foi mais il ne croit ni à notre tradition, ni aux dogmes encore plus anciens où la désobéissance d'Adam et d'Ève, leur bannissement du paradis et la sentence de leur punition sont nettement enregistrés.

— Athwohl dit que vulgarisation et erreur sont synonymes et que ce qui fut reçu dans toute sa pureté par les Hiérarchies sacrées a été, soit à dessein, soit par ignorance, changé, personnifié, embrouillé d'une façon inconcevable. C'est ainsi que le Premier Formé dans les Matérialismes, le Deuxième Formé, et le grand Déséquilibrateur sont confondus et pris l'un pour l'autre. C'est ainsi qu'on attribue la séparation d'être et le rejet de l'homme au divin Formateur qui a fait l'Homme à sa propre similitude pour lui donner l'empire sur tout le domaine sphérique matériel, tandis que tout cela est l'œuvre de l'Archi-Hostile ! Il a retiré de l'homme sa passivité ; il l'a dépouillé de son véritable corps physique ou corps glorieux, il l'a rejeté, ainsi que ses émanations, à plusieurs reprises, séparant et reséparant la sphère où il avait été formé.

— Je vois que le complot contre nous est admirablement tramé, mais je ne vois pas quel motif on attribue à notre enseignement du dogme de la chute de l'homme ? Quel motif nous attribuent-ils ?

— Je n'ai entendu parler qu'Athwohl.

— Et Athwohl affirme ?

— Que l'Eglise actuelle n'est pas une organisation religieuse, mais une organisation sociale et politique ; que les dogmes du péché originel, de la désintégration nécessai-

rement universelle et du tourment éternel sont aussi essentiels pour la prospérité de cette organisation que vos mystères de l'incarnation, de la crucifixion et de la résurrection.

— Pourquoi ?

— Parce que l'Eglise Catholique, et elle seule, a le pouvoir de la rémission du péché originel, à cause duquel tout enfant né dans le monde mérite le tourment éternel. Elle seule a le pouvoir de la rémission du péché en pensée, en parole ou en action, et souvent elle promulgue seule des lois et des doctrines dont la violation est comptée comme un péché mortel. Aussi longtemps que les hommes croiront que l'Eglise tient les clefs du Ciel et de l'Enfer, sa puissance sera grande ; aussi longtemps que les hommes croiront à la doctrine du péché originel, à la définition actuelle du péché, qu'ils croiront qu'elle seule a le pouvoir de le remettre, son trésor sera plein.

— Athwohl a condamné notre enseignement ; quel est le sien ?

— Que la totalité des *formations* de bonne volonté sont la demeure de la Divine Impersonnalité, que les *hommes* de bonne volonté en sont le temple et que l'*homme Psycho-Intellectuel* en est le " saint des saints " ; que par conséquent tout être né dans le monde, a droit à des conditions capables d'assurer son bien-être, son évolution et son bonheur et que ceux qui condamnent comme maudites les Formations, condamnent comme maudit leur Formateur dont elles sont le vêtement et la demeure.

L'Abbé fixa son regard scrutateur sur Ion et lui dit :

— Et que pensez-vous, mon enfant, de l'enseignement d'Athwohl ?

Le visage expressif d'Ion rougit légèrement sous le coup d'œil perçant de l'Abbé :

— *Dieu veuille que ce soit vrai*, dit-il d'une voix basse qui tremblait d'émotion. Je voudrais être libre d'évoluer mon moi supérieur, de travailler et de souffrir, s'il le faut, pour la Vérité afin de manifester la Divinité dont je suis le temple et de conduire les hommes, mes semblables, de hauteur en hauteur jusqu'à la sagesse. Combien cela est plus noble que de venir dans le monde en criminel, jugé et condamné pour une faute que l'on suppose avoir été commise il y a des milliers et des milliers de siècles, et de n'être pardonné qu'en raison de la souffrance, de la condamnation et de la mort d'un innocent !

Pendant quelque temps il y eut un silence, puis l'Abbé dit doucement :

— Vous avez bien fait, mon enfant, de parler librement de ce que vous avez entendu, mais ce n'est pas pour cela

seulement que je vous ai fait venir. Ce que je demande de vous est que vous trouviez Athwohl et que vous nous avisiez aussitôt que vous l'aurez trouvé. Ne soyez pas troublé, je vais vous expliquer pourquoi nous désirons le trouver. Il y a quelque temps un vénérable Druide fit une visite, avec quatre des principaux Druides, à l'Archevêque Austin. En revenant vers Mona ils furent, à ce que nous supposons, vilement assassinés, car la caverne dans laquelle un corps seulement fut trouvé témoignait d'une lutte terrible et prolongée. Le corps n'était pas reconnaissable, mais dans un sachet en cuir on a trouvé des papiers d'une grande importance adressés à Athwohl ; or, après des recherches, nous avons appris que c'était là le nom du fils du vénérable Druide qui avait fait une visite à Austin. Aujourd'hui, nous avons des raisons de croire que l'Athwohl dont vous avez fait la connaissance pendant votre séjour dans les Apennins, le Prince du pays de Galles et l'Archi-Druide sont un seul et même individu. Nous avons recherché vainement ce jeune homme ; c'est à vous de le trouver afin que nous lui restituions, en mains propres, ce qui lui appartient. Donc demain, mon enfant, vous vous mettrez en route pour Mona. Si vous y trouvez celui que vous cherchez, ce sera bien ; sinon vous partirez pour l'île de Ceylan et vous le chercherez là.

— Et si je ne parviens pas à le trouver ?

— Alors nous vous autorisons à revenir à Mona et à demander à être reçu comme néophyte dans cet ordre bizarre mais puissant des Druides. Si cela arrivait vous seriez prêt du Monastère de Saint David dont l'abbé vous donnerait aide et conseil ; je n'ai pas besoin de vous ajouter que notre sainte Eglise possède seule la vérité, vérité devant laquelle toute la sagesse du passé pâlit comme les étoiles devant le jour. »

L'abbé imposa ses mains sur la tête d'Ion en signe de bénédiction et le jeune novice se retira dans sa cellule pour préparer son voyage et prendre du repos.

Mais il essaya en vain de dormir ; l'enseignement d'Athwohl et celui qu'il avait reçu dès son enfance se présentaient alternativement à son esprit et tout son être se sentait partagé. La nuit se passa ainsi sans sommeil et le lendemain matin il se mit en route pour Naples, une lourdeur aux yeux et au cœur.

***

Dans une chambre merveilleuse de son palais, Catalini, la courtisane patricienne de la Cité Impériale, reposait sur une couche d'ivoire et d'or. Il était nuit et la chambre était illuminée par un clair de lune si radieux que la petite lampe

d'argent qui brûlait sur la table ne donnait qu'une lueur jaunâtre. La clarté de la lune semblait concentrée sur la belle blonde Catalini dont le vêtement de nuit semblable à la gaze voilait à peine le buste parfait, le cou et les épaules arrondis. Ses cheveux ondulés, longs et lustrés, de la couleur de l'or pâle, semblaient avoir été tissés de rayons de lune. Elle dormait et ses lèvres roses entr'ouvertes laissaient voir des dents régulières semblables à des perles. Autour de sa gorge blanche et arrondie était un curieux collier ancien à cinq rangs de pierres précieuses ; le premier rang était composé de perles noires, le second d'opales, le troisième d'onyx vert, le quatrième d'œils de chat et le cinquième de pierres de lune.

Pendant que la belle courtisane dormait, la chambre s'emplit petit à petit d'une brume sombre qui montait en spirales comme de la fumée autour de la couche sur laquelle elle était étendue ; au milieu de ces spirales apparut une forme à peine plus matérielle que la brume elle-même, mais distinctement visible cependant grâce à la lumière de l'aura carmin pâle dans laquelle elle était enveloppée.

C'était la forme d'un homme d'environ trente-trois ans, droit, majestueux, au visage plein d'orgueil et conscient de sa puissance. Comme elle entrait dans l'aura embaumée couleur sang et eau mélangés de la jeune dormeuse, cette forme assuma un degré de densité plus grande et les lèvres prononcèrent :

— Reich-Sheba-Ma !

Les grands yeux vert de mer, les yeux fascinateurs de Catalini s'ouvrirent et elle demanda :

— Reich Malek pourquoi êtes-vous ici ?

— Parce que j'ai besoin de votre aide, parce que mon désir, ma volonté, est de travailler avec vous comme nous avons travaillé jadis ensemble. J'ai guetté longtemps l'occasion de vous parler quand Catalini était dans un sommeil profond, mais jusqu'à présent mes efforts ont été vains.

— Travailler avec vous, Reich Malek ! Jamais plus ! Pensez-vous que j'aie oublié comment vous avez agi dans notre dernier travail lorsque vous avez trouvé un médium que vous pensiez devoir mieux convenir pour votre objet que Poppée ? Pensez-vous que j'aie oublié ce coup de pied brutal que vous lui avez donné ? il a occasionné la mort de l'enfant qu'elle portait et la sienne, aussi, après une longue agonie.

— Que vous importe, puisque vous vous étiez extériorisée de la forme de Poppée ?

— Vous savez parfaitement bien que je veux qu'on regarde comme sacrées toutes celles que je possède.

— A quoi bon rappeler un tort d'il y a plus de 600 ans.

Je présume que l'ardeur de votre colère contre les Druides n'est pas encore éteinte depuis qu'ils vous ont forcé de sortir du lieu où vous vous abritiez en Draada, depuis qu'ils ont coupé les plantes qui étaient alors aussi sacrées pour vous qu'elles le sont maintenant ? L'œuvre que je désire entreprendre en union avec vous est plutôt pour vous que pour moi car c'est une œuvre de vengeance contre les Druides ; je veux la perte de l'Ile des Chênes et la destruction de la forêt.

Un rire argentin s'échappa des lèvres coralines de Catalini.

— Sont-ce vos émanations ou les miennes, dit-elle, qui demeurent dans les formes des quatre chefs mis à mort à coups de bâton, et qui, comme l'ermite, sont toujours vivantes dans l'Ile des Chênes, si bien que presque tout le monde croit qu'ils ont trouvé le secret précieux entre tous de la vie perpétuelle dans son intégrité ? Est-ce moi qui désire et qui veux disperser, détruire les Hiérarchies chez lesquelles est la sagesse, pour pouvoir sans obstacle voiler et détourner les rayons de lumière de la vérité, et travailler dans l'obscurité ?

— En vérité, je ne sais ce que vous désirez et voulez, Reich-Sheba-Ma. Tout ce que je sais c'est que vous harassez et troublez les hommes par vos suggestions et votre fascination, mais dans quel but ? je l'ignore.

— Ignorez donc !

— Ecoutez, avant de me juger. Alianah, de qui vous avez jadis retiré la vitalité, dans le jardin de cèdres, et qui reposait en Draada dans le cèdre du Liban au milieu de la forêt ; Alianah, l'ennemie qui vous a bannie de l'Ile Sacrée est réincarnée ; j'ai tout lieu de le croire.

— Où et avec qui ?

— Dans cette Cité même, avec un nommé Alban qui n'est autre que le Malek Zadek d'autrefois, l'ermite de la caverne au temps de Néron.

— Puisque vous savez cela pourquoi venez-vous chercher mon aide ?

— Uniquement parce qu'il m'est nécessaire de savoir si *Aelon* ou *Alion* est aussi réincarné. Il est à peine un homme évolué qui ne vous soit visible, au moins lorsqu'il est plongé dans le sommeil; de quelle autre que vous demanderais-je donc l'aide en cette circonstance ?

— Il faudrait, ainsi, que je m'extériorise de ma Catalini, or je n'ai aucun désir de la quitter pour être sujette encore à une mort brutale comme le fut Poppée.

— Comme je ne suis pas incarné, vous savez parfaitement bien qu'une telle chose m'est impossible.

— Je sais aussi que tandis que les quatre qui sont vos émanations s'en allaient à l'Ile des Chênes dans la forme

des Druides qu'ils possédaient, le cinquième et le plus précieux, le père du jeune Archi-Druide Athwohl fut possédé par un être qui est complètement sous notre influence et vous est soumis.

— Qu'importe ? Répondez-moi, Reich-Sheba-Ma, voulez-vous chercher Alion sur la terre ?

— Où le chercherai-je premièrement ?

— Dans l'Ile des Chênes.

— Et Catalini ?

— Mettez-la sous la garde des moines de Grégoire le Grand chez qui vous avez libre accès.

— Et où vous avez accès aussi !

— Où donc voulez-vous la placer ?

— Si c'est possible sous la garde d'Alban sur qui vous n'avez aucune influence.

— Alban refusera de recevoir votre dépôt, bien certainement, car Lucile, sa sensitive, que je devine être Alianah, demeure avec lui dans sa petite maison au bord du Tibre.

— Allez-vous-en maintenant, vous me fatiguez et ne revenez plus si vous ne voulez pas que je vous abandonne à jamais.

— Réfléchissez bien, Reich-Sheba-Ma, avant de me chasser ; il vaudrait beaucoup mieux que vous accédiez à mon désir ardent et constant et que vous consentiez à être une avec moi en dualitéd'être.

Des yeux brillants de colère fixèrent ceux de Reich-Malek, et à travers les dents blanches sortirent ces mots, avec le sifflement du serpent :

— Une avec vous en dualité d'être ! Vous, roi tributaire d'un Royaume temporaire et accidentel ! Moi, que votre chef *Doh* désire vainement, être une avec vous !! Allez-vous-en, de peur que dans ma colère je ne vous désintègre. Pensez-vous que je puisse être comme vous, moi qui, quoique déséquilibrée, suis par origine une enfant de la lumière du matin !

Alors la chambre s'emplit d'une lumière irisée aussi brillante que la splendeur du soleil de midi ; sur les collines de l'Est la clarté du matin parut et les ombres s'enfuirent en emportant avec elles la forme des ténèbres.

***

Dans une étable spacieuse où des ânes et des bœufs s'abritaient côte à côte, un homme était étendu sur un tas de fourrage et dormait à la lueur des dernières étoiles que l'aube commençait à disperser. La forme qui avait apparu à Catalini pendant son sommeil s'approcha d'une ânesse qui était couchée près d'une mangeoire avec son ânon âgé de trois jours. Les yeux de la mère, qui passait sa langue chaude et

douce sur le visage de son petit, étaient beaux et tendres ; ils étaient tristes aussi car elle savait quelles fatigues l'attendaient et quelles privations, et combien de coups sous les fardeaux trop lourds. Son aura imprégnée de tendresse et de douleur l'entourait, elle et son petit, comme d'une auréole cramoisie et grisâtre ; Reich Malek pensa prendre dans cette aura le vêtement qui lui permettrait de se mettre en rapport avec l'homme qui dormait sur le tas de fourrage, mais il essaya en vain de la pénétrer parce qu'il n'y trouvait rien qui répondît à ses efforts. Il quitta l'écurie avec un cri de colère étouffé, et entra dans le monastère.

Là il trouva profondément endormi un frère servant, riche en vitalité mais pauvre en intelligence, dont le travail consistait à guider les bœufs quand ils labouraient la terre. S'étant revêtu à la hâte dans l'aura animalisée du dormeur, il pénétra de nouveau dans l'écurie. À son entrée l'ânesse effrayée poussa un braiment qui éveilla l'homme endormi sur la paille. Cet homme avait dépassé l'âge moyen ; son visage aux traits réguliers exprimait la méfiance et l'inquiétude. C'était la forme du père d'Athwohl qui avait été tué et dont le corps avait été possédé par l'hostile. Il tressaillit en voyant Reich-Malek ainsi revêtu et dit d'un accent qui dénotait la peur :

— Que voulez-vous, Maître ?

— Je veux que vous sortiez de la forme nervo-physique que vous occupez et que vous n'y entriez plus.

— Je dois forcément vous obéir parce que vous êtes plus fort que moi ; cependant permettez-moi, je vous prie, d'entrer dans quelqu'autre corps afin que je ne perde pas de vue la terre et l'homme.

— Cela, c'est votre affaire, la mienne est que vous quittiez à l'instant et le moins douloureusement possible le corps que vous habitez depuis des siècles, sinon je vous expulserai de force et ne souffrirai plus que vous soyiez en rapport avec la terre.

Alors, comme celui à qui il s'adressait hésitait, il lui mit la main droite sur la tête ; ses yeux se fermèrent dans un sommeil profond, semblable à celui qui tomba sur Kahi lorsque Devo l'endormit pour lui retirer la Passivité, et il fut forcé de s'extérioriser dans son intégralité.

Près de la porte dormait un des bœufs fouleurs de blé dont les cornes étaient mouchetées parce qu'il était habitué à frapper ; mélangeant les degrés évolués de son état nerveux avec les degrés moins évolués de l'état nerveux du bœuf, l'être entra dans l'animal.

Or c'était l'office de l'homme endormi sur la paille d'ouvrir, le matin, la porte de l'écurie pour conduire les animaux à l'abreuvoir ; personne ne vint donc ouvrir et Reich-Malek

qui, dès que l'autre avait été expulsé, avait pris possession du corps, put reposer du repos de l'assimilation jusqu'au moment où les rayons dorés du soleil pénétrèrent dans l'écurie.

Alors se levant rapidement, il sortit après avoir donné un coup de pied dédaigneux au bœuf étendu près de la porte.

L'écurie était située dans un lieu isolé en dehors de la Cité impériale ; en pénétrant dans la ville il traversa des rues pleines de passants ; il absorba autant qu'il put la vitalité de tous ceux dont les auras étaient responsives à la sienne ou à celle du frère convers, et les individus auprès desquels il passa furent étonnés de se trouver si faibles et si las.

S'étant approché du Tibre il s'assit sous un arbre et demeura plongé dans une rêverie ; bientôt il eut conscience qu'il y avait quelqu'un près de lui ; levant alors les yeux, il aperçut la forme nerveuse carmin sombre d'un adolescent d'une grande beauté. De grands yeux sombres, profonds et douloureux rencontrèrent les siens ; à son tour il trembla et demanda :

— Que voulez-vous de moi, Maître ?

L'adolescent répondit :

— Je veux que vous sortiez du corps que vous possédez et que vous n'y rentriez plus.

Reich-Malek implora à son tour le temps d'entrer dans quelque être vivant afin que son rapport avec la terre et l'homme ne fût pas rompu. L'adolescent, qui était Doh, l'empereur des Hostiles, lui répondit.

— Prenez possession, si vous le voulez, du frère convers dans l'aura duquel vous vous êtes à demi matérialisé, mais sortez maintenant de ce corps rapidement et sans secousse pour qu'il ne souffre pas.

Alors Reich-Malek s'endormit en état d'inconscience dans l'aura de Doh, couleur de la nacre sombre, et, s'étant extériorisé, il alla rapidement vers le monastère pendant que Doh prenait possession de la forme qui avait été autrefois l'enveloppement extérieur du père d'Athwhol.

S'étant alors levé, Doh alla promptement à la petite maison basse qui était près des bancs du Tibre et frappa quatre fois à la porte avec un bâton qu'il tenait à la main.

Au quatrième coup la porte fut ouverte par Alban, l'Ermite de la caverne. Celui-ci en voyant entrer le vénérable chef qui avait été perdu pour eux poussa un cri de surprise, puis se souvenant des doutes qu'il avait conçus à l'égard des quatre qui étaient revenus de leur visite à Austin il se recula. Mais Doh avait déjà eu le temps de lui donner le baiser de paix par lequel les Druides avaient l'habitude de se saluer ; quoiqu'il fût immortel, le baiser de Doh lui retira tant de vitalité qu'il s'évanouit. Pendant qu'il était étendu sans con-

naissance, Doh pénétra dans une chambre intérieure ; comme il en franchissait le seuil, une belle enfant d'environ douze ans, que son entrée avait éveillée, s'avança du fond où l'ombre la cachait. Elle était vêtue d'une longue robe en fine toile blanche ; ses longs cheveux aussi noirs que l'aile du corbeau tombaient comme un manteau jusqu'à ses pieds nus.

Lorsque ses yeux noirs rencontrèrent ceux de Doh, celui-ci murmura doucement :

— Quelle beauté !

L'enfant ne fit pas attention à ces paroles d'admiration. Elle était habituée à les entendre lorsqu'elle passait dans les rues avec Alban ou qu'elle regardait de la terrasse de leur petite maison. Voyant que ce n'était pas Alban mais un étranger, elle se recula en disant :

— Où est mon tuteur ? Où est Alban ?

— Tout va bien ; Alban m'a ouvert la porte car il me connaît depuis longtemps ; je suis le père du jeune Archi-Druide de l'Ile des Chênes et je suis porteur de nouvelles pour Alban.

En parlant ainsi il prit les mains de l'enfant dans les siennes et avec un soupir bas, profond, elle aussi perdit connaissance.

. . . .

Le lendemain matin tous les habitants du quartier étaient en émoi, pleins d'étonnement et de pitié, car la maison d'Alban l'étranger avait été saccagée et il en avait disparu ainsi que l'enfant.

Lorsque la nouvelle arriva aux oreilles des autorités, des recherches furent ordonnées. Un morceau de robe blanche et une ceinture qui furent trouvés sur le bord du Nil et reconnus comme ayant appartenu à Lucile et à Alban ne permirent guère de douter qu'ils eussent été assassinés, dépouillés et jetés dans le fleuve.

(*à suivre*)

QUATRIÈME PARTIE

VARIÉTÉS

Dans notre dernier numéro, nous avons eu à signaler « l'épidémie de prières » qui sévit en Allemagne et les mesures coercitives dont elle est l'objet ; elles se sont accentuées depuis : Mad. Anna Roth, la fameuse médium à apports si discutés à été arrêtée, par ordre de l'Empereur, avec son mari et M. Jeutsch, en pleine séance où des inspecteurs de police l'ont prise en flagrant délit de supercherie ; son procès est commencé, c'est le scandale du jour à Berlin. Mais il s'y est passé aussi un fait qui nous intéresse infiniment plus que les fraudes depuis longtemps connues de tel ou tel médium, si célèbre qu'il soit ; c'est le *Petit Journal* qui nous le rapporte.

Un homme de 70 ans étant venu à mourir, et son décès ayant été régulièrement constaté, son corps fut selon l'usage déposé dans la salle mortuaire. Trois jours après qu'il y avait été transporté, il revint à la vie, et ses premières paroles furent pour demander un peu d'eau pour satisfaire sa soif et des bas pour ses pieds qui souffraient du froid, la chambre où il se trouvait depuis deux jours étant glaciale. *Depuis ce réveil, le ressucité se porte mieux que jamais.*

Son cas a produit une immense sensation, notamment dans le monde scientifique ; un médecin de la faculté de Berlin est venu étudier spécialement l'état du ressuscité. Il est probable que la science proposera plus d'une explication plus ou moins hypothétique sur cet événement pour le réduire à des causes purement physiologiques. Jusqu'à

plus ample informé, nous avons, de notre côté, à faire toutes réserves sur un pareil phénomène connu depuis un temps immémorial. Notre revue y a fait déjà plus d'une allusion dans ses récits divers, notamment dans celui du cèdre du Liban, paru dans le dernier numéro (page 761), où l'on trouve en même temps l'explication du caractère si inhumain d'un Néron.

Les psychologues orientaux savent fort bien qu'il est possible aux êtres de la *région nerveuse* de prendre possession du corps de l'homme dont le degré nerveux a été séparé, soit par la mort, soit de toute autre façon. Dans ce cas, deux jours environ sont nécessaires à ces êtres pour prendre possession de leur nouveau domicile ; ils les passent dans l'état que la doctrine Cosmique nomme le repos de l'assimilation ; après quoi s'effectue l'apparente résurrection, si le corps occupé a été emprunté à un mort.

Pendant tout ce repos, la mort paraît, en effet, complète, et le *seul moyen de la contrôler* à la portée des personnes qui ne sont pas instruites dans les choses occultes, consiste à faire au patient quelque blessure légère ; si le sang coule, on n'est en présence que d'une léthargie ; un corps qui verse son sang n'est pas mort.

En cas de possession, on n'aperçoit pendant quelque temps aucune différence marquée entre l'aspect ordinaire du ressuscité et son état nouveau. Quelle que soit la puissance du nouvel occupant, *il ne peut se manifester que selon les capacités et le développement organique de celui chez qui il a trouvé son habitation.*

La *tradition* ancienne contient de nombreux cas authentiques de semblables résurrections et ses enquêtes sur la vie ultérieure des ressuscités sont des plus instructives ; le temps et la place nous manquent aujourd'hui pour en rapporter quelque exemple autant qu'il est possible de les vulgariser ; mais nous ne pouvons du moins manquer cette occasion de donner au public un avertissement nécessaire.

Une lourde somnolence qui se termine souvent par la

perte de la vie, et telle que celle dont les habitants d'un village du Congo sont affligés, est une condition bien connue des psychologues d'autrefois. Elle peut être due à la présence d'êtres invisibles qui prennent d'abord leur siège dans la mentalité pour occuper de là progressivement les forces de leurs victimes.

Ces êtres utilisent ensuite les forces ainsi soustraites, pour leur propre dessein qui est de se mettre en rapport avec les facultés de l'homme, en les altérant d'abord chez les plus sensitifs, avec l'espoir de les occuper finalement chez l'homme collectif lui-même.

Tous ceux qui ont assisté, dans les séances spirites, au phénomène généralement connu sous le nom d'*incarnation* pourront se rendre un compte précis du danger que nous signalons. Il menace constamment quiconque se met en rapport avec le monde invisible sans protection suffisante ou sans connaissance complète de l'art et des sciences occultes, et ceux-ci ne s'acquièrent pas en quelques jours comme la médiumnité.

Des temps fort graves s'approchent pour la terre et nous considérons comme un devoir d'en avertir nos semblables ; après quoi c'est aux gouverneurs temporels ou spirituels aussi bien qu'aux individus qu'incombera la responsabilité de prendre ou non nos avis en considération.

Il y a des domaines où la science positive se trouve absolument impuissante, où une autre branche de sciences est indispensable, et ces domaines vont s'étendre rapidement à moins que l'Homme ne soit bientôt protégé.

LES LÉGENDES POPULAIRES :

LE PETIT POUCET

Rappelons brièvement d'abord les définitions de l'enseignement cosmique :

1° L'Indivisible, impénétrable mais capable de tout pénétrer, voilé par le Nucléolinus, est l'Activité.

2° Le Divisible, pénétrable, qu'on peut appeler Matière, est l'universelle passivité.

3° Ces deux termes sont co-éternels et co-égaux ; le premier pénétrant le second il en résulte un mouvement double de diffusion et de centralisation; les créatures et les mondes vont prendre naissance. C'est là la grande Trinité des sanctuaires ; symboliquement on peut la voir personnalisée dans la famille en Père, Mère, Enfant, représentant le principe actif, le principe passif et le résultat androgyne de leur union.

Le Père, l'activité éternelle, l'Un indivisible se manifestant par une triplicité s'unit à la Mère, éternelle passivité, triple aussi, et il en résulte une manifestation septénaire dans une triple classification de la matière où les éléments des deux triplicités s'unissent deux à deux.

C'est le rythme originel d'où naîtront les créatures et les mondes......

— Et le petit Poucet ?

— Nous y sommes (1) : « Il était une fois un bûcheron et une bûcheronne qui avaient sept enfants, tous garçons. »

Le Père et la Mère se sont unis : il en est résulté une manifestation septénaire. C'est, si l'on veut, la cause Cosmique et ses 7 attributs, tous actifs, garçons, enveloppés dans la matière.

« L'aîné n'avait que dix ans » ($10 = 1 + 0 = 1$) « et le

(1) Les textes entre « » sont des citations du conte de Perrault.

plus jeune n'en avait que *sept.* On s'étonnera que le bûcheron ait eu tant d'enfants en si peu de temps, mais c'est que sa femme allait vite en besogne et n'en faisait pas moins de deux à la fois.... » Est-ce assez clair, ces *sept* enfants en *trois* ans (trois cycles ou cercles : *annus,* année ou anneau). Qu'on ne laisse pas échapper cette profonde remarque : six de ces enfants sont jumeaux, se couplent deux à deux. Ces six termes unis deux à deux préparent le septième et dernier, point central, noyau d'*équilibre* du sceau de Salomon.

Nous avons cherché l'explication de notre ternaire en remontant aussi haut que possible; nous avons montré deux modes de ce rythme; nous pouvons redescendre à un degré quelconque de l'échelle des transpositions symboliques : de la grande Trinité à la famille d'un pauvre bûcheron, partout nous le rencontrerons. Mais le lecteur le saisira mieux en l'adaptant lui-même au plan qui lui est le plus familier. Les uns préfèrent l'astrologie; les autres la division septenaire en états de densité d'une quelconque des trois grandes hiérarchies de la Matière; quelques-uns considèrent les sept attributs de la Cause Cosmique ou bien les périodes de la création qui leur correspondent. Nous ne choisirons pas, pour mieux laisser au symbole son élasticité, sa plasticité merveilleuse s'accommodant aux vues particulières de chacun.

Le septième enfant « était fort délicat et ne disait mot. On prenait pour bêtise ce qui était une marque de la bonté de son esprit. Il était fort petit et quand il vint au monde il n'était guère plus grand que le pouce, ce qui fit qu'on l'appela le petit Poucet. » Demandez aux chiromanciens ce qu'est le pouce : ils vous diront que c'est le résumé et le symbole de l'individu tout entier, le Microcosme du Microcosme. Tout est dans tout. « Ce pauvre enfant était le *souffre-douleur* de la maison, et *on lui donnait toujours tort.* Cependant il était le plus *fin* et le plus *avisé* de tous ses frères et *s'il parlait peu, il écoutait beaucoup.* »

Or, le bûcheron et sa femme « étaient fort pauvres, et leurs sept enfants les incommodaient beaucoup, parce

qu'aucun d'eux ne pouvait encore gagner sa vie. » Le monde n'est achevé que quand le septième terme est accompli et a triomphé du désordre. Jusque-là les autres ne peuvent avoir leur fonction normale. A la fin du conte, c'est le petit Poucet si méprisé qui permettra à ses frères et à ses parents de gagner largement leur vie « en leur achetant des offices de *nouvelle création.* ». Jusque-là tous connaîtront la misère et les mauvais risques. Mais voyons les diverses phases du drame.

Pour que la liberté puisse exister, il est nécessaire que l'individu soit abandonné à ses propres forces et se forme lui-même au milieu du monde extérieur. Les créatures de Devo ne sont jamais entièrement séparées de leur formateur. Aussi ne sont-elles jamais libres, ni vraiment individuelles. La lutte, le combat contre les ennemis de l'ordre contribuera puissamment à former l'individualité libre. Les parents, quelque chagrin qu'ils en aient, devront donc abandonner leurs enfants : une première fois ceux-ci sont laissés à eux-mêmes, en pleine forêt.

Le petit Poucet retrouvera le chemin de la maison paternelle, grâce aux cailloux ronds qu'il sème le long du chemin.

Que le bûcheron et sa femme représentent l'Indivisible et la Matière, ou bien tel ou tel cas particulier de l'activité et de la passivité, Elohim et Aoual, Kahi et Kahie, l'histoire est la même. Mais ces cailloux ronds laissés sur la route nous font plus spécialement penser aux sphères de protection que laisse IE de densité en densité, les formant de la matière du degré dans lequel il passe. Lorsque Poucet, la deuxième fois sème son pain au lieu de cailloux, il s'écarte entièrement du système qui lui avait réussi. Ce pain n'est-il pas sa nourriture, c'est-à-dire sa chair, sa propre substance. Aussi les *oiseaux du ciel* s'en repaissent, le but n'est pas atteint et Poucet reste affamé et affaibli. Belle image du sacrifice inutile et de la charité mal entendue ! Cette erreur va mener les sept enfants droit à la demeure de l'Ogre. Ici

nous reconnaissons le prince de ce monde, l'Hostile qui singe la Divinité avec ses sept filles, le Doh du Cosmique dont l'égoïsme absorberait des univers.

Mais, dira-t-on, si l'on interprète le symbole sur ce plan particulier, Poucet représente l'homme dans le corps physique, ses frères l'homme dans les six états de matière plus raréfiés, l'Ogre l'Hostile, et la forêt devient l'état nerveux. Or les sept frères ne sont pas en contact avec l'Ogre. Poucet seul devrait entrer en son palais, tout au plus accompagné d'un ou de trois de ses jeunes frères (nerveux, psychique et mental). Les autres états plus raréfiés, non enveloppés dans la matière physique sont hors de la portée de l'Hostile. Cette objection est juste ; mais il est vrai aussi, et c'est là une vérité plus importante, que tous les états de l'homme sont *solidaires* et qu'ils peuvent être perdus ou sauvés par celui de la plus grande densité. C'est là le point que, très simplement, développe notre conte.

L'Ogresse, la passivité de l'Hostile n'est point ennemie des sept enfants : elle cherche à les sauver, les cache et *leur donne de la nourriture.*

Mais Poucet seul, par son intelligence et sa ruse, tirera ses frères du mauvais pas, et créera sa libre individualité. Devo cherchant à nuire à l'homme n'arrivera qu'à détruire ses propres formations : trompé par Poucet, l'Ogre coupe la gorge de ses sept filles découronnées au profit des enfants du bûcheron.

Ces derniers vont se cacher dans un « rocher creux », qui est la matière la plus dense. Ici nous retrouvons la réponse à l'objection ci-dessus : tandis que les six frères s'enfuient et se mettent dans l'abri à la maison paternelle, Poucet reste seul en face de l'Ogre et lui vole ses fameuses bottes de sept lieues.

Qu'est-ce donc que ces bottes fées qui s'ajustent à tout pied, et permettent de se mouvoir avec une sécurité et une rapidité incroyables ? N'est-ce point là une forme encore de ce corps le plus dense, élastique, impénétrable, permettant la

locomotion dans les divers milieux ? N'est-ce point là ce qui reste du corps glorieux arraché par Devo à Kahi dans son sommeil ?

Brave Poucet, tu n'as point commis un vol, mais accompli une restitution. L'intelligence et le dévouement ont enfin triomphé de la force égoïste et brutale. Désormais à l'abri de l'Ogre, tu t'enrichiras au métier de courrier : tu seras la circulation et la vie même dans l'Univers. Si, comme le prétendent les méchantes langues, tu t'es approprié les trésors de l'Ogre, n'as-tu point repris des richesses stériles pour les faire valoir *en ordre*... Mais là n'est point la véritable source de ta fortune : ta vraie fonction c'est bien le métier de courrier : la chaîne de l'être individuel, une fois établie, assure la parfaite communication entre les deux pôles de l'Absolu. — « Après y avoir amassé *beaucoup de bien*, il revint chez son *père*, où il n'est pas possible d'imaginer la joie qu'on eut de le revoir. *Il mit toute sa famille à l'aise.* Il acheta des *offices de nouvelle création* pour son *père* et *ses frères* et par là *il les établit tous* et *fit parfaitement sa cour en même temps* ».

BIBLIOGRAPHIE

La place nous manque pour rendre compte de quelques ouvrages encore, que nous remettons à regret à un autre numéro :

Traité des antinomies de Péladan.

Le pouvoir suprême, roman du Merveilleux, par Marc Mario.

Le *Roi Mage*, par Pierre des Champs.

L'Occultisme et le Spiritualisme par le Dr Encausse (Papus).

L'Esprit de la prière, etc.
